

L'Hôtel du silence

De

Jean Louis Bourdon

Cette pièce a obtenu la bourse du Théâtre
national de Chaillot dans les années 2000

Avis aux lecteurs et artistes, la version théâtrale de cette pièce est définitive. Seule cette version sera autorisée à être représentée sur scène, les éditions antérieures ne sont plus d'actualité.

BERTHE : Environ 60 ans

MAX: 60 et plus

FRANCK : Environ la quarantaine.

VICK ; Environ la quarantaine. (*si possible, Vick devra faire légèrement plus jeune que Franck.*)

ALICE: Environ 25 ans

Une grande cuisine salon, pas très bien entretenue. À droite, début scène, les fourneaux, frigo, placard, etc. qu'on ne voit pas. Quand la femme fera la cuisine on ne devra voir de la salle que la moitié de son dos de profil. À droite fond scène, la porte de la réception, donnant elle-même sur la porte de la rue (porte de la rue que le spectateur ne voit pas). Fond scène à droite, une fenêtre donnant sur l'extérieur. Fond scène en face, porte du grenier. À gauche fond scène, porte des appartements privés. À gauche début scène, porte donnant sur le potager. Sur le plateau, les lumières éclairent une femme d'une bonne cinquantaine d'années, elle est en train d'éplucher des oignons, un homme en maillot de corps est assis à la table, il a environ la quarantaine. On entend un train passer très proche.

BERTHE, à l'homme qui est en train d'écouter de la musique.

— Moins fort, chéri.

L'homme augmente la musique.

— Je t'ai dit de mettre moins fort, mon ange, on ne s'entend plus.

VICK — Oui, m'man, moins fort, j'avais pas compris. Je vais la mettre moins fort. Mais je l'aime bien cette musique, m'man. C'est ma musique préférée.

BERTHE — Je sais, chéri, je sais que tu aimes bien la musique mais maman a mal aux oreilles.

VICK — Moi, ça me fait du bien, m'man, tu comprends ? ça me détend. D'ailleurs, c'est toi qui dis que ça me fait du bien. Tu le dis tout le temps, tu vois, je me rappelle...

BERTHE — C'est vrai, chéri, ça te détend, mais écoute-moi ça en silence, mon ange.

VICK — Si j'écoute ma musique en silence, j'entendrais plus rien m'man !

BERTHE — D'accord chéri, mets moins fort s'il te plaît.

VICK — C'est pas une musique comme les autres, m'man, cette musique-là elle me fait penser à ma petite copine.

BERTHE — Quelle copine ? Depuis quand tu as une petite copine ?

Il ne répond pas, il donne l'impression de se fermer.

— Je te parle, Vick, réponds à maman. Qui est ta copine ?

Même jeu.

— Baisse moi cette foutue musique !!

Vick baisse enfin la musique.

BERTHE — J'espère que tu ne parles pas de Mme Clément, hein ?

Même jeu.

— Mme Clément n'est pas ta copine, mon ange. Elle est mariée, souviens-toi. Elle est mariée avec le monsieur de la poste.

VICK — C'est pas vrai !

BERTHE — Bien sûr que si, chéri ! Rappelle-toi ! Tu connais même son mari.

VICK — Je me rappelle pas, m'man. Elle n'est pas mariée, et puis, c'est mon institutrice.

BERTHE — Elle ne l'est plus. Mme Clément n'est plus ton institutrice puisque tu ne vas plus à l'école.

VICK — Elle m'aime beaucoup, m'man.

BERTHE — Peut-être, mais ce n'est pas pour ça qu'elle est ta petite copine.

Il donne l'air de boudier.

— T'en fais pas, mon cœur, un jour maman t'en trouvera une. Quand tu seras plus grand, une gentille copine pour toi tout seul.

Elle le regarde.

— Ça te fait pas plaisir, chéri ?

VICK, *après un léger silence*. — Elle aura une ferme ?

BERTHE — Oui, une ferme et puis tout le reste, avec un gros tracteur comme tu les aimes.

VICK — Je veux un tracteur, m'man.

BERTHE — Tu en auras un en temps voulu, chéri.

VICK — Elle aura une ferme comment ?

BERTHE — Nous verrons ça à ce moment-là, trésor.

VICK — Avec des animaux ?

BERTHE — Bien sûr, mon ange, avec des tas d'animaux.

VICK — Tous les animaux ?

BERTHE — Beaucoup.

VICK — J'aime bien les animaux, m'man.

BERTHE — Je sais, chéri.

VICK — Elle sera comment, m'man ?

BERTHE — Quoi ?

VICK — Ma petite copine ? Elle sera comment ?

BERTHE — Comment veux-tu que je sache ! Laisse le temps à maman de la trouver.

VICK — Elle sera gentille ?

BERTHE — Fais confiance à ta mère, chéri.

VICK, *après un léger temps*. — Elle sera belle ?

BERTHE — Évidemment, mon cœur, plus belle que cette idiote de blondasse !

VICK — C'est pas une idiote, m'man, c'est une institutrice.

BERTHE — Peut-être que c'est une institutrice mais ce n'est pas une gentille femme, essaie de t'en souvenir.

À ce moment on entend la cloche de la porte de la rue donnant dans la salle de réception de l'hôtel.

— Va voir qui c'est, chéri.

Vick ne bouge pas.

— Maman te dit d'aller voir qui c'est, je suis pas en tenue.

Vick se lève et disparaît dans l'autre pièce. À ce moment on entend un train passer. La femme continue ses épluchures, après un moment Vick revient.

BERTHE — Qui c'était ?

VICK — C'était pour rien, m'man.

BERTHE — Qu'est-ce qu'il voulait ?

VICK — Une chambre.

BERTHE — Qui c'était ?

VICK — Je sais pas, m'man, je sais pas, je l'avais jamais vu avant.

BERTHE — Tu as donné quelle chambre ?

VICK — Je... je n'ai pas donné de chambre.

BERTHE — Tu n'as pas donné de chambre ?

Vick ne répond pas.

— Tu trouves peut-être que nous avons trop de monde ? Que nous avons trop d'argent ?

Vick ne répond toujours pas.

— Un type vient pour une chambre et tu ne lui en donnes pas ! Ça fait des jours et des jours que nous n'avons pas eu un chat. Qu'est-ce qui te prend, mon ange ?

VICK — C'était pas un type.

BERTHE — Une femme ?

VICK — Non.

BERTHE — Si ce n'était ni un homme, ni une femme, alors qu'est-ce que c'était, Vick ?

VICK — C'était une fille.

BERTHE — Une fille ? Quelle fille ? Quel genre de fille ?

VICK — C'était une fille... Je ne sais plus très bien...

BERTHE — Qu'est-ce que tu racontes, chéri ! Comment elle était ? Tu l'avais déjà vue ?

VICK — Je la connaissais pas, m'man, je l'avais jamais vue, ça, je me rappelle, et puis elle était jolie aussi, avec une belle robe noire.

BERTHE — Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Vick donne l'impression de réfléchir.

— Je sais bien que c'est pas facile pour toi, mon ange, mais essaie de te souvenir.

VICK — Elle a dit bonjour.

BERTHE — Oui, mais à part ça ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Et pourquoi qu'elle n'a pas pris une chambre si elle en voulait une ?

VICK — Je sais pas, je sais pas pourquoi, peut-être que ça lui plaisait pas...

BERTHE — Comment est-ce qu'elle a pu voir ça ? Elle a vu les chambres ?

VICK — Non, elle a regardé autour d'elle pendant un moment, et puis elle est partie.

BERTHE — Qu'est-ce que c'est que ces manières !

VICK — Je sais pas, m'man.

BERTHE — C'est pas des manières qui me plaisent à moi, à se demander où les gens vont apprendre la politesse.

VICK — Oui, m'man.

BERTHE — Eh bien, tant pis pour elle, qu'elle aille se faire pendre ailleurs !

VICK — T'as raison, m'man, en plus, elle n'a même pas vue les chambres. Qu'elle s'en aille ailleurs si ça lui plaît pas.

BERTHE — Ouais, on n'a pas besoin de saleté dans cette maison !

VICK — Oui. On n'a pas besoin de saleté. Nous, on a des belles chambres, si elle en veut pas, tant pis pour elle, pas vrai, m'man ?

BERTHE — Exactement !

VICK — Qu'elle aille voir ailleurs !

BERTHE — Oui...

VICK — Qu'elle aille voir ailleurs si ça lui plaît pas !

BERTHE — Oui chéri, assieds-toi, je vais te faire à manger, ensuite tu iras dans le jardin t'occuper un peu.

VICK — Oui, m'man, après, j'irai m'occuper un peu, j'irai dans le jardin, faut que je m'occupe un peu, faut pas que je reste comme ça sans rien faire, hein, m'man ?

BERTHE — Oui, chéri.

À ce moment on entend un train dans le lointain.

NOIR

Berthe débarrasse la table, Vick n'est plus là, un autre jeune homme en veste blanche de travail est à table, il finit son verre en lisant un journal. Il a une bonne quarantaine d'années.

BERTHE — Tu as demandé au gros pour l'avance, Franck ?

FRANCK — Non.

BERTHE — Tu lui en as pas parlé ?

FRANCK — Non.

BERTHE — Pourquoi ?

FRANCK — Il était pas de bonne humeur.

BERTHE — Pas de bonne humeur ?

FRANCK — Non !

BERTHE — Et moi, Franck ! Tu trouves que je suis de bonne humeur ?

Très léger silence.

— Dis, je te cause !

FRANCK, *redressant la tête.* — Ça n'en a pas l'air.

BERTHE — Il va falloir lui en parler, tu entends ?

FRANCK — Je lui en parlerai.

BERTHE — Quand ?

Franck ne répond pas, elle enchaîne.

— Quand vas-tu lui en parler ?

FRANCK — Quand ce sera le bon moment !

BERTHE — Le bon moment ? Et ce sera quand, le bon moment, Franck ?

FRANCK — Je n'en sais rien, laisse-moi digérer tranquille-

ment, tu veux bien ?

BERTHE — Si ça continue comme ça, tu ne pourras plus digérer, parce que je n'aurai bientôt plus de quoi remplir ton assiette !

FRANCK — Ce n'est pas pour mon assiette que tu t'inquiètes, m'man, alors inutile de faire des manières.

BERTHE — Et alors ! Ton frère est encore petit, il est encore en pleine croissance, le pauvre ange. Heureusement que je suis là pour m'occuper de lui, parce-qu' avec vous autres, Dieu sait ce qu'il deviendrait.

FRANCK — A son âge, on n'est plus en pleine croissance depuis longtemps.

BERTHE — N'empêche, va falloir me donner de quoi remplir le frigo, Franck !

FRANCK — Je suis ton autre fils, m'man, pas ton mari.

BERTHE — Ne m'énerve pas Franck ! Ne me tape pas sur les nerfs ! Et ne me parle pas non plus de celui- là. Ça fait trois jours qu'il est parti à la ferraille, monsieur est allé chez le Légionnaire. Chez le légionnaire, je t'en foutrai moi ! Y a des casses tous les cinq kilomètres dans cette région, mais monsieur préfère aller chez le Légionnaire.

FRANCK — J'y peux quoi moi ?

BERTHE — Moi, ce que je sais c'est que si personne ne me donne de l'argent rapidement, y'aura plus rien à bouffer.
léger temps.

— Probable qu'il est quelque part dans un champ ou sur le bord d'une route, dans un fossé avec une poule. Probable qu'il a déjà bouffé tout son pognon. Alors si c'est le cas, Franck, tu as intérêt à te démerder cette avance le plus vite

possible ! Est-ce que je suis assez claire ?

FRANCK, *plutôt ironique*. — Faut pas te fâcher, m'man, tu sais bien que je suis prêt à faire des tas de choses pour toi. Je t'aime, tu es ma petite mère chérie, des fois tu es si bonne avec moi, toujours à me câliner, à me prendre dans tes bras.

BERTHE — Tu voudrais pas la fermer, Franck !

FRANCK — Je t'avais bien dit de te débarrasser de lui, c'est lui qui te tape sur les nerfs, seulement tu ne m'écoutes jamais. J'aurais fait ça pour toi, m'man, juré. N'oublie pas que je suis ton grand fils dévoué, surtout n'oublie jamais ça.

BERTHE — Rien à faire de ton baratin, Franck.

Un temps.

FRANCK — J'ai vu Mme Clément tout à l'heure en rentrant.

Elle ne répond pas.

— Elle m'a parlé de Vick.

BERTHE — Ah, et qu'est-ce qu'elle est encore allée raconter ?

FRANCK — Des choses.

BERTHE — Quelles choses ? Qu'est-ce que cette idiote a encore inventé ?

FRANCK — Ce n'est pas des inventions, m'man.

BERTHE — Cette femme n'est rien qu'une menteuse ! La dernière fois que je l'ai vue, elle a été trop loin, dire tout ce qu'elle m'a dit, à moi, à une mère qui se dévoue depuis bientôt trente ans pour son enfant malade, c'est répugnant !

Léger temps.

— Qu'est-ce qu'elle est encore allée imaginer !

FRANCK — Rien, seulement que Vick était retourné à l'école y'a deux jours et qu'il avait encore essayé de l'embrasser sur

la bouche.

BERTHE — Elle a dit ça !

FRANCK — Ouais.

BERTHE — Et toi, tu crois ce qu'elle te raconte !

FRANCK — Pourquoi pas ?

BERTHE — Cette femme est une paranoïaque. Je n'oublierai jamais ce qu'elle m'a dit la dernière fois que je l'ai vue, jamais ! Raconter devant tout le monde que j'étais responsable, que si Vick était comme ça, c'était ma faute, tu te rends compte ! Me dire ça à moi ! Qu'est-ce que je pourrais faire de plus, qu'est-ce qu'elle voudrait que je fasse ? Que je me jette dans le canal, c'est ça ? Que je me pende avec une corde à linge ?

FRANCK — Elle n'a rien dit de tout ça.

BERTHE — Vick a besoin de moi, c'est un pauvre petit. Qu'est-ce qu'il deviendrait si je ne m'occupais pas de lui ! Quand je ne suis pas là, il est perdu, tu comprends, perdu ! Quand il a ses crises, je suis là et je m'occupe de lui.

FRANCK, *il fixe sa mère.* — Il n'y a que toi qui l'aies vu avoir des crises, M'man.

BERTHE, *agacée.* — Qu'est-c'que tu veux dire, Franck ?

FRANCK — Un jour, à force de t'entendre dire qu'il en fait, il en fera vraiment.

BERTHE — Puisque je te dis qu'il en fait déjà ! On voit bien que tu ne l'as jamais vu dans ces moments-là ! Quand il se met à trembler, à devenir blanc comme un linge et à demander après moi. Tu ne l'as jamais vu, ça non, moi, je l'ai vu, je l'ai vécu, et plusieurs fois. Dans ces moments-là, je lui donne

ses calmants et après, il me serre contre lui avec une force inouïe, comme pour me dire qu'il m'en est reconnaissant, et puis après, le soir, il veut que je dorme avec lui. Dans ces moments- là, il a besoin de moi, Franck ! Je n'y peux rien, je crois que si je n'étais pas là, il en mourrait.

FRANCK — Peut-être que c'est toi qui en mourrais, m'man.

BERTHE — Décidément, tu ne comprendras jamais rien ! Ou peut-être que tu es jaloux, c'est ça ? Tu sais, ce n'est pas bien d'être jaloux de son frère malade, ce n'est pas bien du tout. *Franck secoue la tête comme pour souligner l'énormité de ces paroles.*

— A moins que ce soit cette saleté qui t'ait mis ça dans la tête ! C'est ça ? C'est cette garce qui t'a mis ça dans la tête ?

Franck, même jeu.

— D'ailleurs, au lieu de s'occuper de Vick, elle ferait mieux de s'occuper de son mari, parce que de ce côté- là, y aurait de quoi dire, tu peux me croire ! Impossible de faire un pas dans la rue sans qu'il vous tourne autour, à vous manquer de respect, c'est plus des cornes qu'elle a sur la tête, c'est des défenses de Mammouth, alors forcément, elle est jalouse, jalouse comme toi, et à son tour, elle s'en prend à tout le monde, même à Vick !

Franck ricane.

— Et puis d'ailleurs, je ne vois pas comment ton frère aurait pu aller embrasser cette idiote y a deux jours, puisqu'il était dans le jardin.

On entend la cloche de la porte de la rue.

— Va voir qui c'est !

Franck se lève doucement et passe dans l'autre pièce. On entend un train passer. Après quelques instants, il revient.

BERTHE — Qui c'était ?

FRANCK — Des gens.

BERTHE — Je m'en doute ! Quels gens ?

FRANCK — Un couple.

BERTHE — Quelle chambre t'as donnée ?

FRANCK — La 12.

BERTHE — La 12 ! Pourquoi t'as pas donné la 8 ?

FRANCK — Parce que j'ai donné la 12.

BERTHE — Les draps de la 12 n'ont pas été changés.

FRANCK, *sarcastique*. — Pourquoi ? Tu as changé les draps de la 8 ?

BERTHE — Je serais toi, Franck, je ne ferais pas trop le mariolle !

FRANCK — Ah oui ?

BERTHE — Oui ! Si tu n'avais pas fait l'andouille avec cette petite, aujourd'hui tu serais plus dans mes pattes ! Et moi je serais plus emmerdée !

Il la fixe durement.

— Aujourd'hui, tu aurais un foyer, un foyer comme tous les garçons de ton âge. Peut-être même que t'aurais des enfants, de gentils gamins que tu pourrais faire sauter sur tes genoux, au lieu de ça, tu es ici, dans mes pattes. Même pas capable de ramener une avance quand je te la demande, et ça voudrait faire le mariolle ! Je vais te dire une bonne chose, si tu étais marié, peut-être que tu ne dépenserais pas les avances qu'on te donne à te taper des filles des rues, ou je ne sais quoi, parce que quand on est marié, Franck, ces cochonneries-là, sont gratuites !

FRANCK, *en train de se décomposer*. — Un conseil, m'man, parlons d'autre chose.

BERTHE — Tu n’as pas de conseil à me donner ! Ici, tu n’es pas chez toi, Franck, tu es juste toléré, n’oublie jamais ça.

FRANCK — Surtout quand je ne ramène pas de fric, je sais !

BERTHE — Exactement ! Alors, ne joue pas trop avec ma patience, Franck, tu pourrais avoir des surprises !

Il regarde sa mère qui va vers les fourneaux, après quelques secondes elle revient vers lui, elle tend la main.

— Tu es sûr de ne rien oublier ?

Il a l’air surpris.

FRANCK — Quoi ?

BERTHE — L’argent, l’argent de la chambre !

FRANCK — Ils ont dit qu’ils paieraient en redescendant.

BERTHE — En redescendant ! Mais c’est quoi cette formule ? Tu inventes des nouvelles formules maintenant ?

FRANCK — Ils n’avaient pas des têtes de voleurs, et d’ailleurs l’autre hôtel est complet.

BERTHE — C’est pas une raison pour chambouler les habitudes ! Et puis c’est pas les têtes qui font les voleurs, vaut mieux pour toi qu’ils ne repartent pas sans payer !

FRANCK, *se levant*. — Très bien.

BERTHE — Où vas-tu ?

FRANCK, *prend, son sac*. — Je te trouve tellement agréable que je ne voudrais pas abuser. Salut !

Il sort, l’air dur, elle regarde quelques secondes dans la direction de la porte par laquelle Franck vient de sortir, porte réception.

BERTHE — C’est ça, bon débarras !

NOIR

Fin d'après-midi, Vick et Berthe sont attablés, ils jouent aux cartes.

VICK, *il ne joue pas.* — Pourquoi, tu ramasses pas tes cartes ?

BERTHE — Quelles cartes ? Ah, celles-là ! Voilà, je les ramasse, à toi.

VICK, *après un léger temps.* — Je veux plus jouer, ça me plaît pas !

BERTHE — Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

VICK — Ça me plaît pas.

BERTHE — Qu'est-c'qui te plaît pas, chéri ?

VICK — J'aime pas ça, tu ramasses pas tes cartes.

BERTHE — Ça y est, je les ai ramassées, vas-y, joue.

VICK — Pourquoi, tu ramasses pas tes cartes, m'man ?

BERTHE — Je les avais pas vues, chéri, j'avais pas fait attention.

VICK — Faut pas tricher, m'man !

BERTHE — Mais, je ne trichais pas, j'étais en train de penser à autre chose, mon ange.

VICK — C'est pas vrai.

Il envoie valser les cartes par terre.

BERTHE, *elle se lève, ramasse les cartes.* — Je te jure que tu te fais des idées, chéri, maman n'a pas triché.

VICK — J'étais en train de perdre, c'est que tu trichais.

BERTHE — Ce n'est pas beau d'être mauvais joueur, Vick. Maman n'aime pas ça. Je ne les avais pas vues ces cartes, tu sais bien que je suis encore plus myope depuis que j'ai cassé mes

lunettes.

VICK — Je veux plus jouer aux cartes, plus jamais.

BERTHE — Ne dis pas de bêtises, et puis on a trop joué, tu es fatigué, pas vrai, mon ange ?

Il ne répond pas.

— Tu n'as pas mal à la tête au moins ?

Même jeu.

— Hein ? Je te parle, Vick, sois gentil avec maman. Maman est aussi très épuisée en ce moment, tu comprends ? Et puis n'oublie pas que j'ai une phlébite, tu as vu toutes les piqûres que le docteur m'a faites ces derniers temps. Maman a eu plus de soixante piqûres, et puis les deux autres qui me portent sur le foie et qui me font vomir, il faut que tu m'épargnes, chéri, tu veux bien ?

Elle va vers lui et le serre contre elle.

— Je sais que ce n'est pas ta faute, mon ange. Maman sait bien que tu ne l'embêtes pas exprès. Mais fais attention à elle, faut pas me tuer, chéri, qu'est-ce que tu deviendrais sans moi ?

VICK — Oui, je sais, je l'ai pas fait exprès, m'man. Je le ferai plus.

BERTHE — Tu ne jetteras plus les cartes comme ça ?

VICK — Non, m'man, je jetterai plus les cartes. Je l'ai pas fait exprès.

Elle le serre de nouveau contre elle.

BERTHE — Pauvre petit malheureux.

A ce moment on entend la cloche de l'autre pièce retentir.

BERTHE — Va voir qui c'est, mon cœur, pendant ce temps maman va préparer le repas.

VICK — Oui, je vais voir qui c'est.

Il sort. On entend un train siffler au loin. Après un moment, Vick revient.

VICK — C'était la fille, m'man.

BERTHE — Quelle fille ?

VICK — Celle qui est venue ce matin.

Il tend quelque chose à sa mère.

— Elle m'a donné ça, elle a dit qu'elle va rester deux jours.

BERTHE, *elle met l'argent dans sa poche.* — Merci, chéri, c'est très bien. Cet argent est bienvenu, quelle chambre tu lui as donné ?

VICK — J'ai pas donné de chambre.

BERTHE — T'as pas donné de chambre ?

VICK — Non, m'man, j'ai pas donné de chambre, j'ai oublié.

BERTHE — Va vite lui en donner une !

VICK — Oui, m'man, pardon m'man !

BERTHE — C'est rien, ne la fais pas attendre.

VICK — Oui, m'man !

Il part en courant. Elle va à ses casseroles. Après un temps Vick revient.

VICK — Ca y es m'man ! Elle attendait. J'ai donné la 33 !

BERTHE — La 33 ?

VICK — Oui, à cause que c'est une belle chambre, m'man. Pour qu'elle voie qu'on a des belles chambres.

BERTHE — Tu as bien fait, chéri. La 33 a été faite le mois dernier.

VICK — Oui, elle est toute propre. C'est une belle chambre.

Hein que c'est une belle chambre, m'man ?

BERTHE — Oui, chéri.

VICK — C'est la plus belle chambre de l'hôtel. Pas vrai, M'man ? Franck aussi, il dit ça.

BERTHE — Si Franck le dit.

VICK — Oui, c'est la plus belle.

BERTHE — Tu voudrais pas aller chercher un peu d'ail à ma-
man, Vick ? S'il te plaît.

VICK — Oui, m'man, de l'ail, où ça ?

BERTHE — Comment ça, où ça ? Tu ne sais plus où tu as rangé
l'ail ?

Il réfléchit quelques secondes.

— Réfléchis bien, concentre-toi.

VICK — ... Oui, je sais où je l'ai mis, m'man, je vais t'en cher-
cher, je vais te chercher de l'ail.

*Elle le regarde partir, visiblement, il ne sait pas trop où il a pu la
mettre. Il ouvre la porte des appartements privés.*

BERTHE — Tu ne l'aurais pas plutôt mise au grenier ?

VICK, *refermant la porte.* — Ah oui, peut-être au grenier, je
vais voir, m'man.

Il sort par la porte du grenier. Elle met la radio doucement.

*La mère s'affaire à sa popote, après quelques minutes quelqu'un
frappe à la porte de la pièce.*

BERTHE — Entrez !

Une fille d'une vingtaine d'années passe la porte.

LA FILLE — Bonjour.

BERTHE, *continuant ce qu'elle fait.* — 'jour.

LA FILLE — Je suis la cliente qui vient de prendre une chambre.

BERTHE — Je m'en doute.

LA FILLE, *embarrassée*. — Ah.

BERTHE, *sans amabilité dans la voix*. — Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

LA FILLE — J'aurais voulu savoir si vous connaissiez un restaurant ouvert pas trop loin.

BERTHE — Un restaurant ? Pour dîner ?

LA FILLE — Oui....

BERTHE — Vous n'allez rien trouver dans le coin à cette heure-ci. Ici les trains ne s'arrêtent pas le soir, alors évidemment, tout ferme de bonne heure, attendez !

Elle donne l'air de chercher.

— Non, décidément, je ne vois pas... mais si vous voulez, je peux vous faire quelque chose pour ce soir, nous faisons aussi pension complète.

LA FILLE, *elle a une hésitation*. — Si ça vous dérange pas, je veux bien.

BERTHE — Ça ne me dérange pas. Seulement, vous mangerez avec nous, à la bonne franquette, ça vous convient ?

LA FILLE, *un peu embarrassée*. — C'est-à-dire...

BERTHE, *la coupant*. — Vous inquiétez pas, ça pose aucun problème. Je vais pas ouvrir la salle de restaurant rien que pour vous, vous comprenez. Ici on mange comme à la campagne, on fait pas de manières, redescendez vers huit heures.

LA FILLE, *après une hésitation*. — Très bien, merci. Alors à tout à l'heure.

BERTHE — C'est ça, à tout à l'heure.

La fille disparaît dans la salle de réception.. Après quelques instants, entre Franck par la porte du jardin, il a l'air épuisé, il jette sa musette dans un coin et s'assoit à la table, il sort son journal de sa poche.

BERTHE, après un temps. — Tu as pensé à ce que je t'ai demandé ?

FRANCK — Non.
Franck prend son journal.

BERTHE — Pourquoi ?
Silence.
— Je te parle, Franck, pourquoi ?

FRANCK — Y avait un pot au boulot, l'anniversaire de la boîte, alors, j'ai pensé que c'était pas le moment.

BERTHE — Encore ! Ce n'était pas encore le moment ?

FRANCK — Non, pas encore.
Très léger temps.

BERTHE — Avec toi, Franck, ce n'est jamais le moment.

FRANCK, dans son journal, vaguement. — Hum.

BERTHE — A se demander si tu ne me prends pas pour une demeurée !
On entend, un train. Après son passage.

FRANCK — Est-ce que Vick va bien ?

BERTHE, surprise. — Quoi ?

FRANCK — Je te demande si Vick va bien ?

BERTHE, après une hésitation. — Pourquoi tu demande ça ?

FRANCK — Tu es sûre que tout va bien pour lui ?

BERTHE, *plus inquiète*. — Pourquoi est-c'que ça n'irait pas ? Pourquoi tu dis ça, Franck ? Qu'est-c'qui ce passe ?

FRANCK — Je demandais juste ça, comme ça. Pour être rassuré.

BERTHE — Qu'est-ce que tu racontes, imbécile ? Pour être rassuré de quoi ?

FRANCK — Je sais pas, sa digestion par exemple. Savoir s'il n'avait pas de problèmes d'intestins ou autre...

BERTHE — Tout va très bien pour lui !

FRANCK — Alors, tu seras gentille de lui dire de ne pas passer la moitié de sa vie dans les chiottes. Y'a pas que lui dans cette maison.

BERTHE, *agacée*. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

FRANCK — Ça veux dire qu'il y a d'autres gens qui vivent ici. Voilà ce que ça veut dire.

BERTHE — Toi, c'est pas des problèmes d'intestins que tu as, Franck ! Ce serai plutôt des problèmes de neurones ! Il doit t'en manquer quelques-uns, voilà ce que je crois.

FRANCK — Il a rien d'autre à foutre. Il a toute la journée pour faire ça. Moi, le matin, je voudrais pouvoir disposer des lieux avant d'aller bosser !

BERTHE — Tu crois pas que tu exagères ! Hein ? Si ton frère va aux toilettes, c'est sans doute qu'il a pas le choix !

FRANCK — Pas sûr. Il a qu'à prendre les chiotes d'une piole !

BERTHE — Au lieu de dire des conneries, tu ferais bien d'aller te changer, nous avons une cliente à table ce soir.

FRANCK, *il regarde sa mère, légèrement surpris*. — Quelle clien-

te ?

BERTHE — Va te changer, tu es plus dégueulasse qu'un porc !

FRANCK — Je suis très bien comme ça.

BERTHE — Commence pas, Franck, c'est pas le moment ! Nous avons une fille de la ville à dîner, alors, je veux que tu sois propre, tu entends ?

FRANCK, *après un léger temps*. — Tu as l'intention de me marier ?

BERTHE — Y'a pas de danger qu'elle veuille de toi, mon gars, je te rassure tout de suite.

FRANCK — Ah oui ?

Il la regarde, léger temps.

— Pourquoi tu ne la sers pas dans la salle ?

BERTHE — Pas envie de me faire cinquante allées et venues pour un malheureux couvert !

FRANCK — Et moi, j'ai pas envie d'aller me changer.

BERTHE — On ne te demande pas ton avis !

FRANCK — J'ai tué plus de cinquante bêtes aujourd'hui. Je suis crevé, tu peux comprendre ça ? Et quand, je suis crevé, je n'aime pas manger avec des étrangers.

BERTHE — Si ça te plaît pas, tu peux aller manger ailleurs.
On entend un train passer.

FRANCK, *après un léger temps, ironique*. — Alors, si je comprends bien, ce soir, il va y avoir du spectacle.

BERTHE — Y aura pas de spectacle, Franck ! T'entends ! La dernière fois, y avait ton père, ce soir, il n'est pas là. Alors, je

ne veux pas de sérénade, t'as compris ? C'est une maison bien ici.

FRANCK, *ironique*. — C'est une chance !

BERTHE, *agacée*. — Va te changer ! Tu pues la mort.
Après un regard à sa mère, Franck sort par la porte des appartements. Après quelques autres secondes, Vick revient.

VICK, *refermant la porte du grenier derrière lui*. — Je n'ai pas trouvé l'ail, m'man, je ne l'ai pas trouvé. Je me rappelle plus où je l'ai mis. Je me souviens plus.

BERTHE, *regardant Vick d'un air plutôt découragé*.
— Si tu ne me trouves pas l'ail, chéri, je ne pourrai pas en mettre dans la salade.

VICK — Oui, m'man, j'aime quand il y a de l'ail dans la salade.

BERTHE — Oui, je sais, mais si tu ne m'en ramènes pas, je ne pourrai pas en mettre.

VICK — Je ne sais plus où je l'ai mis. Je l'ai mis quelque part, mais je sais plus où.

BERTHE — Assis-toi, chéri. Pour une fois, tu n'en mourras pas.

VICK — Oui, m'man, j'en mourrai pas.

Après un léger temps.

— Pourtant, je l'ai bien mis quelque part, je me rappelle que je l'ai mis dans un endroit au sec, tu comprends, m'man, pour pas qu'il s'abîme. Les noix aussi, je les avais mis dans un endroit au sec, mais, je sais plus lequel.

BERTHE — Ce n'est pas grave, mon ange, tu retrouveras tout ça demain.

VICK — Oui, m'man, demain. Je vais chercher demain.

BERTHE — J'ai fait du jambon avec une salade aux œufs et aux patates pour ce soir, ça te va ?

VICK — Oui, ça me va, M'man.

BERTHE — Tant mieux, parce que je n'avais pas de quoi faire autre chose.

Après un léger temps.

— La fille à qui tu as donné la chambre tout à l'heure, tu te souviens, Vick ?

VICK, *légère hésitation.* — Oui, m'man, je me souviens.

BERTHE — Elle va dîner avec nous ce soir.

VICK — C'est vrai, m'man ?

BERTHE — Oui.

VICK — Je l'aime bien, cette fille, je suis très content.

BERTHE — Tu ne la connais pas cette fille, Vick. Tu peux pas l'aimer.

VICK — Si, je la connais. C'est moi qui lui ai donné la chambre tantôt. Même qu'elle m'a fait un sourire, et même qu'elle est très jolie.

BERTHE — Elle n'est pas si jolie que ça, chéri.

VICK — Si, elle est très belle, et elle m'a fait un grand sourire.

Léger temps, un train passe.

— Eh, m'man, si je lui demande, tu crois que je pourrais lui toucher les cheveux ?

BERTHE — Non, chéri, ça, il ne faut pas le faire, ça ne se fait pas. Il faudra bien se tenir, d'accord ?

Elle le regarde, Vick donne l'impression de boudier, après un temps.

— D'accord, Vick ? Maman lui demandera, mais si elle ne veut pas, il ne faudra pas insister, d'accord, mon ange ?

Il acquiesce légèrement d'un signe de tête, elle se remet à sa popote.

VICK, *après un léger temps.* — Pourquoi t'as dit ça, m'man ?

BERTHE, *elle le regarde.* — Qu'est-ce que j'ai dit ?

VICK — Tu as dit qu'il fallait que je me tienne bien ! Tu as dit ça ! Pourquoi ?

BERTHE — C'était une façon de parler, chéri, ce n'est pas ce que je voulais dire.

VICK — Je suis très gentil. Tu dis toi-même que je suis un bon garçon, tu me le dis souvent, m'man.

BERTHE — C'est vrai.

VICK — Et des fois, tu dis que c'est pour ça que tu m'aimes, parce que je suis un bon garçon.

BERTHE — Oui, chéri.

VICK — Même que des fois, la nuit, tu dis que je suis ton petit amour.

BERTHE, *regardant si personne n'écoute.* — Dis pas ça, Vick. Il faut pas dire des choses comme ça devant tout le monde.

VICK — Y a personne, m'man, on est que tous les deux.

BERTHE — N'empêche, il ne faut pas parler de ça.

VICK — Alors, pourquoi t'as dit qu'il faudra bien que je me tienne ? Pourquoi t'as dit ça, m'man ?

BERTHE — J'ai dit ça sans faire attention, comme j'aurais pu dire... Je ne sais pas moi... « Tu veux un verre d'eau ? »

VICK — Non, je ne veux pas de verre d'eau !

BERTHE, *très léger temps.* — Tu as raison, mon ange, j'ai été maladroite, n'en parlons plus.

VICK, *après un léger temps.* — Quand y a des gens qui viennent manger ici, je suis toujours poli. C'est Franck et papa qui sont pas polis. Mais moi je suis toujours gentil. Je remplis toujours le verre des gens et je leur parle toujours. Je les laisse jamais s'ennuyer dans leur coin, et je suis toujours poli avec eux, toujours.

BERTHE — C'est vrai, chéri, et on ne peut pas en dire autant des autres.

Franck, réapparaît.

VICK — Ça sert à rien d'être méchant, hein, m'man ?

BERTHE — Oui, tu as raison, ça sert à rien.

FRANCK — Ouais, et puis c'est le même prix, pas vrai, m'man ?

BERTHE — Toi, on t'a pas sonné !

FRANCK — Je participe à la conversation, je dis rien de mal.

BERTHE — Tu dois encore avoir des trucs à lire dans ton journal avant de manger, cherche bien.

FRANCK — Non, j'ai tout dévoré, tout.

BERTHE — Ce serait pas plutôt l'avance que tu aurais dévorée ? Hein ? Ce serait pas plutôt ça, la vérité ?

VICK — Ca se dévore pas un journal, hein, M'man ?

FRANCK — Tu sais, tu devrais pas me traiter comme ça.

BERTHE — Ah oui ? Et comment, Franck ! Comment je devrais te traiter ? Dis-moi un peu pour voir !

VICK — Hein, M'man, que ça se dévore pas un journal ?

FRANCK — Je suis très patient, m'man. Mais ça ne veut pas dire pour autant que je suis ton chien. D'accord ? Mainte-

nant, si tu veux que j'aboie, je peux le faire, je peux aboyer, je peux aussi manger par terre dans une gamelle et te lécher les bottes !

VICK — Ça se mange pas, c'est du papier..

BERTHE — Ça ne me plaît pas que tu parles comme ça devant ton frère ! Ça ne me plaît pas du tout !

FRANCK — Et moi, ce qui me plairait, c'est que tu arrêtes de me parler comme on parle à une merde ! Des fois, je voudrais que tu me parles gentiment. Comme une mère devrait parler à son grand fils. Avec un peu de sympathie dans la voix. Je ne te demande pas de me lécher le cul toute la journée, je te demande un peu d'égards !

VICK — C'est pas beau de dire des gros mots, Franck.

BERTHE — Je n'aime pas que tu boives ! Ça te va pas du tout !

FRANCK — Ne plus être ton chien ! Peut-être que c'est trop te demander ? Hein ? Ce serait trop te demander ?

BERTHE — Tu n'es pas seul dans cette maison, mon garçon, et j'en ai déjà assez avec lui !

Désignant Vick.

— Si tu veux parler, tu parleras tout à l'heure, quand la fille sera là, garde ta salive pour elle !

FRANCK — Je n'ai pas envie de parler avec cette fille ! C'est avec toi que j'aimerais parler, M'aman, mettre deux ou trois petites choses au point.

BERTHE — Je n'ai pas de temps pour toi. J'ai autre chose à faire !

Franck la regarde, plutôt écœuré.

FRANCK — Très bien, je vais parler avec Vick. Ça te dirait, Vick, qu'on parle tous les deux ?

BERTHE — Fous-lui la paix !

VICK — Moi, je veux bien parler, Franck.

FRANCK — Parfait, nous allons discuter tous les deux.

BERTHE — Discuter de quoi ?

FRANCK — Ça ne te regarde pas, c'est une affaire entre lui et moi !

BERTHE — Je veux savoir ce que tu as à lui dire !

FRANCK — Je n'ai plus envie de parler avec toi, occupe-toi de ta cuisine et fous-nous la paix.

BERTHE, *l'air éberlué*. — Tu es soûl, Franck, ma parole, tu es complètement bourré !

Franck sourit, ironique.

VICK — Tu veux qu'on parle de quoi, Franck ?

BERTHE, *vers Franck*. — Je t'interdis de lui parler, tu entends ! Si tu as quelque chose à lui dire, il faudra lui causer devant moi !

FRANCK — Il n'a pas besoin de toi pour me répondre !

VICK — Oui, M'man, je peux répondre tout seul.

BERTHE — Qu'est-ce que tu as à lui dire ?

Léger temps.

VICK — Oui, Franck, qu'est-ce que tu as à me dire ?

Léger temps.

BERTHE, *vers Franck qui a un air ironique*. — En fait, tu n'as rien à lui dire, tu as simplement envie d'emmerder le monde !

Franck, même jeu.

— Je me trompe, Franck ?

FRANCK, *Nouveau léger silence, vers Vick.* — Je veux seulement savoir ce que tu a fait y a deux jours ?

BERTHE, *sèchement, vers Franck.* — Si tu mets ça sur le tapis, je ne te sers plus à bouffer, tu entends ? Et tu pourras me foutre le camp !! Et tout de suite encore !!

VICK, *vers Franck.* — Y a deux jours ?

FRANCK, *vers Vick, exagérément très sérieux.* — OK, vieux, c'est pas que je ne veuille pas te parler, mais j'ai faim, tu comprends, j'aime autant discuter avec notre invitée.

VICK — Qu'est-ce que j'ai fait y a deux jours, m'man ?

BERTHE — T'as rien fait, chéri, l'écoute pas, il a dit ça pour t'embêter.

FRANCK — Oui, oublie, laisse-toi aller. Et d'ailleurs, comme dit ta mère, j'ai autre chose à faire ce soir, j'ai à tenir une conversation de haute volée avec une parfaite inconnue.

VICK — Où j'étais y a deux jours, m'man ? Dans le jardin ?

BERTHE — Oui, dans le jardin, tu étais dans le jardin, voilà !
Vers Franck.

— Tu t'y connais, Franck, pour foutre la merde !

VICK — T'es sûre, M'man ?

BERTHE — Puisqu'on te le dit !

VICK — Je me rappelle plus.

FRANCK — Aucune importance petit, ce qui est important, ce soir, c'est la mission que ta mère vient de me confier.

Vers Berthe.

— Pas vrai, m'man ?

BERTHE — Fiche-moi la paix !

FRANCK, *vers Berthe*. — Je vais lui faire du rentre dedans, m'man. Tu seras fière de moi. Et, qui sait, à défaut de m'épouser, peut-être qu'elle restera quelques jours supplémentaires, histoire de renflouer les caisses.

BERTHE — Ne fait pas le malin, mon bonhomme, t'es tout juste bon à embarquer une poule ! N'oublie jamais ça !

VICK — Comme papa, m'man ?

BERTHE — Te mêle pas de ça, chéri. Laisse maman faire.

FRANCK — Je vais quand même essayer, on ne sait jamais. Je vais lui expliquer la situation, ensuite, je la demanderai en mariage. Je lui dirai que c'est toi qui m'en as soufflé l'idée, tout le mérite sera pour toi. Alors, peut-être que je pourrai avoir ce que tu dis, un foyer, des gosses dans tous les coins, et comme ça, je ne te taperai plus sur les nerfs. Qu'est-ce que tu en dis ?

BERTHE — Je dis merde !

VICK — Ça, c'est un gros mot, m'man.

BERTHE, *vers Franck*. — Tu serais même pas capable de l'inviter au cinéma, alors fais pas trop le mariole !

VICK — Et puis d'abord, cette fille, c'est moi qu'elle aime bien, hein, m'man ?

BERTHE, *vers Vick, machinalement*. — Oui, mon ange.

FRANCK — Je vais essayer de faire plus que de l'emmener au cinéma, m'man.

BERTHE — Tu veux que je te dise ? Ce serait pour moi la meilleure nouvelle de l'année. Ne plus t'avoir dans mes pattes. Tu parles d'un bonheur ! Fais ça pour moi, Franck, Fais-le !

VICK — Moi aussi, je voudrais bien aller au cinéma avec elle,

m'man.

BERTHE — Toi, tu es trop petit.

VICK — C'est pas vrai, je suis un homme maintenant. Hein, Franck, que je suis pas trop petit ?

FRANCK — Tu dois écouter ta mère, Vick, puisqu'elle dit que tu es trop petit, c'est que ça doit être vrai. D'ailleurs, chacun sait qu'à quarante ans on est trop petit. Tu as encore du lait au bout de ton nez, mon ange et ta mère a ses raisons.

BERTHE, *froidement, elle fixe Franck.* — Tu sais, Franck, si tu restes dans cette maison, un jour, il se passera quelque chose de terrible. Je ne sais pas quoi, mais ce sera terrible, ça, je le sais.

FRANCK, *ironique* — Qu'est-ce qui sera terrible, m'man, dis-le, pour voir !

BERTHE — Tu verras ça en temps voulu.

FRANCK, *même jeu.* — Qu'est-ce que tu vas faire de moi, petite mère ? Vas-y, ça m'intéresse.

BERTHE — Tu le sauras bien assez tôt, crois-moi.

FRANCK, *provocateur.* — Ouah ! Tu me fais peur, m'man. Tu vas faire quoi ? M'empoisonner ? M'assassiner dans mon sommeil ? Me jeter dans la rue ? C'est ça, tes projets ? Ce serait un très mauvais calcul, m'man. Si tu faisais ça, qui ramènerait les bons steaks saignants à la maison ? Qui te ramènerait sa paie en fin de mois, hein ? Vick ? Le père ?

BERTHE — Je ne peux plus te voir, Franck ! C'est terrible à dire, mais des fois, je pense que tu nous portes la poisse !

FRANCK — Ce que j'aime chez toi, m'man, c'est cette affection particulière que tu as toujours eu envers moi ? Ça me

touche beaucoup, j'en suis très ému. Et pour ce qui est de la différence que tu peux faire entre tes fils, je trouve ça vraiment remarquable, très digne pour une mère, un exemple.

BERTHE — Rien à foutre de tes réflexions ! C'est pas la peine de sortir tes grandes phrases ! La vérité, c'est qu'il faudra bien que tu décampes d'ici !

VICK, *sortant d'une sorte de songe, vers sa mère.*

— Qu'est-ce que j'ai fait y a deux jours, m'man, je me rappelle plus ?

BERTHE, *agacée.* — Tu ne vas pas recommencer avec ça, Vick ! C'était une blague, tu comprends, chéri ? Une plaisanterie idiote de ton frère.

Vers Franck.

— Dis-lui, toi, que c'était une blague ridicule !

Franck a un sourire.

— Tu vas me le payer, Franck !

A ce moment on entend frapper à la porte côté accueil. Elle change de ton.

— Oui, entrez !

La fille apparaît, elle est plutôt bien habillée, très jolie, elle a l'air mal à l'aise.

LA FILLE, *vers les garçons.* — Bonsoir.

VICK, *regarde la fille, il est visiblement très heureux. Pendant ce temps Franck se cure les ongles avec son couteau.*

— Bonsoir, mademoiselle.

BERTHE, *forçant son sourire* — Allez-y, vous gênez pas, on vous attendait pour commencer.

FRANCK, *ironique.* — Oui, faites comme chez vous.

Il désigne une chaise.

— Mettez-vous là, en face de moi.

La fille plutôt gênée, s'exécute. La mère pose les plats sur la table tout en regardant Franck de travers. Vick sourit bêtement à la fille.

BERTHE, vers la fille. — Allez-y, servez-vous. Ici on fait pas de manière.

A ce moment Vick prend les couverts en bois et sert la fille.

VICK — Je vais faire le serveur, m'man.
Il sert la fille.

LA FILLE, plutôt gênée. — Merci, ça ira.
Vick continue de la servir. La fille, toujours embarrassée.
— Je vous remercie.

BERTHE, alors que l'assiette de la fille est remplie.
— Arrête, chéri, la demoiselle te dit qu'elle en a assez. N'oublie pas que nous sommes quatre, mon ange.
Elle va pour servir le jambon à la fille.
— Tenez, une tranche de jambon.

VICK — C'est moi qui sers !!
Berthe remettant le jambon dans l'assiette.

BERTHE — Oui, pardon, chéri. Vas-y.
La fille, toujours embarrassée. Vick sert le jambon à la fille.

LA FILLE — Merci.

FRANCK — Profitez-en, il n'y a rien d'autre à manger.

BERTHE, d'un air de reproche. — Franck !

FRANCK — Quoi ? Il y a autre chose ?

BERTHE, agacée. — Non !
Vers la fille.

— Je n'ai pas eu le temps de faire les courses, vous savez ce que c'est.

FRANCK — Non, elle ne sait pas, comment voudrais-tu qu'elle

le sache. Il faut le lui dire, m'man. N'est-ce pas, mademoiselle ?

BERTHE, *agacée*. — Ça va, Franck !

FRANCK, *vers la fille*. — Notre mère est débordée, ces derniers temps, entre mon frère ici présent et mon père qui cavale sans arrêt, elle n'a pas une minute pour souffler, toujours sur les nerfs.

BERTHE — J'en connais un autre qui me met sur les nerfs.

FRANCK, *vers la fille*. — En ce qui concerne mon frère, c'est particulier, elle ne le lâche pas d'une semelle. Ce n'est plus de l'amour maternel, mais plutôt une sorte de béatitude malade. Et comme mon frère ces temps-ci passe sa vie du côté des cabinets...

BERTHE, *le coupant*. — La ferme, Franck !

Vers la fille.

— Ne l'écoutez pas, il plaisante.

FRANCK, *la fille toujours embarrassée*. — Pas du tout.

BERTHE — Arrête de faire ton malin, tu n'intéresses personne !

FRANCK, *regardant la fille*. — Qu'est-ce que tu en sais, m'man ?

VICK — C'est pas vrai ce que t'as dit, Franck !

FRANCK, *vers la fille, oubliant son frère*. — Mes petites histoires ne vous intéressent pas ?

Elle a un sourire de politesse.

— Je vois bien que ça vous intéresse.

VICK — Tu es un menteur, Franck, ce n'est pas vrai ce que t'as dit !

FRANCK, *vers Vick, tout en regardant la fille*. — Toi, mange ta

soupe, ça va refroidir !

BERTHE, *vers Franck*. — Tu vas te calmer ? Dis !

VICK, *prêt à pleurer, vers Franck*. — Ce que t'as dis, c'est pas vrai !

BERTHE, *vers Vick, Franck sourit*. — N'écoute pas ces imbécillités, chéri !

VICK — Pourquoi t'es un menteur, Franck ?

FRANCK — Un menteur ? A propos de quoi ?

BERTHE, *vers Vick*. — Ne fais pas attention à lui, chéri. Il est idiot.

VICK — J'y passe pas ma vie, c'est pas vrai !

FRANCK, *vers Vick*. — Tu veux parler des cabinets ?

BERTHE — La ferme, Franck !

VICK, *vers Franck*. — Oui, c'est pas vrai que je vais aux cabinets, je n'ai pas envie d'aller aux cabinets, hein, m'man, je vais pas aux cabinets !

BERTHE — Mais non, mon ange, bien sûr que non, ton frère a dit ça pour rire.

FRANCK, *vers la fille*. — Vous entendez ? C'est très intéressant, n'es-ce pas ? Y'a pas qu'en ville qu'on sait faire la conversation, vous voyez.

BERTHE, *vers la fille* — C'est pas drôle tout les jours, vous pouvez me croire.

VICK — Je ne vais jamais aux cabinets !

FRANCK — Mais voyons, mon ange, c'est naturel d'aller aux cabinets. Mademoiselle aussi va aux cabinets.

Vers la fille.

— N'est-ce pas, mademoiselle que vous allez aux cabinets ?

LA FILLE, *mal à l'aise.* — .. Oui, ce sont des choses qui arrivent.

FRANCK — Tu vois Vick, y'a pas de quoi en faire un plat.

BERTHE, *agacée.* — Tu pousses un peu, Franck ! Tu crois pas ? Franchement ! Est-ce que tu crois que c'est des conversations qu'on peut avoir à table ?

Vers la fille

— Excusez le, mademoiselle, il est pas méchant, mais ce n'est pas l'intelligence qui l'étouffe !

FRANCK — Non, tu as raison m'man, c'est autre chose qui m'étouffe ! c'est l'amour que tu as pour moi ! C'est ça qui m'étouffe, m'man. C'est vrai, tu te rends pas compte, mais parfois, c'est très étouffant.

BERTHE, *vers Franck.* — Arrête ton baratin ! Tu mets mal à l'aise notre pensionnaire.

LA FILLE, *cherchant à minimiser la situation.* — Non, ça ne me dérange pas...

FRANCK — D'accord, je suis désolé, nous allons parler d'autre chose. Où en étions-nous ?

Vers sa mère.

— ...Avant que tu nous fasses ton cinéma...Ah oui, les cabinets !..

VICK — Arrête, Franck ! Je vais jamais aux cabinets !

FRANCK — Pourquoi, mon ange ? Tu es constipé ?

BERTHE — On parle plus de cabinets !! Tu as compris ???!

FRANCK, *vers Berthe* — D'accord, m'man !

Vers Vick

— Alors maintenant, tu es gentil, Vick, tu parles d'autre chose. D'accord, mon ange ?

BERTHE, *vers la fille*. — Quelle patience, il faut avoir !

VICK — J'y vais jamais !

FRANCK — Où ça, Vick ?

VICK — Au Cabinet ! J'y vais jamais !!

BERTHE — Ca suffit !!!

Léger silence, Vick boude.

FRANCK, *vers Vick*. — Oui. Ça suffit ! Sinon, tu vas finir par nous en faire une montagne, mon ange, ok ?

Il rit. Puis vers la fille.

— Un peu de bonne humeur n'a jamais tué l'ambiance, pas vrai ?

BERTHE, *Haussant le ton, vers Franck*. — Tu te crois très drôle, c'est ça ? Mais tu ne ferais même pas rire une hyène hystérique dans un champ de poil à gratter !

FRANCK, *rit*. — Celle-là, je l'aime pas trop, m'man.

Vers la fille.

— Vous ne connaissez pas les blagues de ma mère. Elle en a des fumantes, pouvez me croire.

Vers sa mère.

— C'est comment celle avec le pou ?

BERTHE — La ferme !!!!

FRANCK, *vers la fille, ironique*. — Bon appétit.

LA FILLE, *très embarrassée et hésitante*. — ..Merci...

Très léger silence.

FRANCK, *vers la fille*. — Ce sont les privilèges de la vie de famille. Parler de tout et de rien dans la joie et la bonne hu-

meur.

Léger silence, Franck regarde la fille ainsi que Vick. Puis vers la fille.

— Et chez vous, sinon, tout vas bien ?

BERTHE — Laisse manger la dame !!

VICK — C'est une mademoiselle, M'man !

BERTHE — D'accord, chéri.

Vers Franck.

— Laisse manger la demoiselle !

FRANCK, *vers sa mère.* — A tes ordres, m'man.

Vers la fille.

— Nous en parlerons une autre fois. J'ai pas envie que ma mère nous chie une pendule !

BERTHE — Sois poli, Franck ! Je te rappelle que nous ne sommes pas seuls à table ! Ça n'se fait pas de parler comme ça devant les étrangers !

FRANCK — Ah oui, j'avais oublié.

VICK — Oui, c'est mal poli !

FRANCK — Encore pardon, M'man !

Vers la fille.

— Ce que veut dire ma mère, quand elle parle d'étrangers, c'est que vous ne faites pas encore partie de la famille.

BERTHE — Oui ! Elle ne fait pas partie de la famille, et avec toi, Franck, y a pas de danger que ça arrive !

FRANCK — Ah oui, je dois vous dire que ma mère cherche à me marier à tout prix. Elle serait même prête à me jeter dans les bras du premier travelo venu, c'est pour vous dire.

Vers la fille.

— Je crois qu'elle ne veut plus de moi dans cette maison. Ça remonte à l'époque où j'ai arrêté mes études de médecine.

Un véritable drame ! Elle a pas aimé du tout. Oui, maman voulait que je sois médecin, vous comprenez ?

BERTHE — La ferme !!!

FRANCK — Son vœu le plus cher était d’avoir un médecin à la maison pour elle toute seule. Vous savez, pour ses vieux jours.

BERTHE — Ça ne regarde personne ça, Franck ! Et puis d’ailleurs, c’est faux ! La vérité c’est qu’il était trop bête pour faire des études de médecine, d’après les notes de son premier trimestre, il aurait pas même été capable de remettre un soldat de plomb sur ses deux pattes ! C’est pour vous dire.

FRANCK, vers la fille. — Ça a été une grande déception pour elle.

BERTHE — Ça suffit, Franck ! Boucle-là !

FRANCK, vers sa mère. — Au fait, m’man ! En ce qui concerne cette jeune femme, ça ne va pas être possible. J’ai peur d’être un peu âgé pour elle. Pas vrai, Mademoiselle ?
La fille semble très embarrassée.

VICK — C’est quoi un travelo, m’man ?

BERTHE, vers Vick. — C’est un gros mot.

FRANCK, en regardant la fille. — C’est le contraire de ta mère, Vick.

BERTHE — Quoi ? Qu’est-c’que tu lui dis encore ?

FRANCK, vers Vick — C’est un homme qui se prend pour une femme.

BERTHE, agacée. — Imbécile !

FRANCK, vers la fille, montrant la salade composée.
— Vous ne finissez pas ?

LA FILLE — Je..Je ne mange pas très vite...

BERTHE — En effet, à ce rythme, on est pas couchés !

FRANCK — Prenez votre temps, vous avez bien raison. Prenez le temps de déguster cette merveilleuse salade composée. Mais faut tout finir. Oui, ce serait perdu, voyez-vous ! Vu que les chiens du voisin d'en face n'apprécient que modérément la cuisine de ma mère. Qui pourrait leur en vouloir, n'est-ce pas ?

BERTHE, *vers Franck*. — Tu vas la boucler !!

VICK, *parlant de la fille*. — Oui, Franck, tu l'embêtes. Même qu'elle n'arrive même plus à manger à cause de toi.

LA FILLE, *vers la mère et Vick*. — Je vous assure, ça ne me dérange pas.

VICK, *vers sa mère*. — Elle est belle, hein, maman ?

FRANCK, *vers Vick*. — Ça, ça ne se dit pas devant les gens, mon ange.

Vers la fille.

— Excusez-le, mais mon frère adore les jeunes femmes. C'est plus fort que lui.

VICK — Oui, c'est vrai, je vous adore.

BERTHE, *vers Vick*. — Tu dois pas dire ça à la dame. Tu vas la gêner.

FRANCK — D'ailleurs, le mot 'adorer' est un peu faible. Pour tout vous dire, ce serait plutôt du domaine de l'obsession.

BERTHE — Ça va, Franck ! Tu nous embêtes avec toutes ces histoires à dormir debout !

FRANCK, *vers la fille*. — Qu'est-c'que vous en dites ?

LA FILLE —De quoi ?

FRANCK — Mais... que mon frère se laisse aller à vous déclarer sa flamme, comme ça. Vous en dites quoi ?

LA FILLE, *vers Franck*. — .. Je dis... ..

BERTHE, *vers la fille*. — C'est pas méchant, vous savez. Il est très gentil.

FRANCK — Vous en dites quoi ?

LA FILLE — Je dis qu'il n'y a pas de mal.

VICK — Ah ! Tu vois, maman, la mademoiselle dit qu'il n'y a pas de mal à ça.

FRANCK, *vers la fille*. — Ça ne vous inquiète pas ?

LA FILLE — Pourquoi ? Ça devrait ?

BERTHE, *vers la fille*. — Écoutez pas ce qu'il dit ! C'est le plus beau parleur de toute la région, mais quand il s'agit de ramener un peu d'argent à la maison, là, y'a plus personne ! Un bon à rien, je vous dit.

FRANCK — *vers la fille*. — En fait, mon frère n'a jamais été très bien dans sa peau, et notre mère ici présente y est pour quelque chose.

BERTHE — La ferme !!

FRANCK, *Vers sa mère*. — Je m'excuse de dire ça, m'man, mais...

BERTHE, *le coupe, colère rentrée*. — Des fois, tu fais trop ton intéressant, Franck ! t'entends !

FRANCK — Tu trouves ?

BERTHE — Ouais !

FRANCK — Et ça pourrait me jouer des tours ?

BERTHE — Ouais, ça pourrait !

VICK — Eh, Franck ! Tu vois, y a pas de mal à adorer les filles.

FRANCK — Oui, c'est ce que je pense, Vick. Moi, c'est ce que je pense, mais pas toi.

VICK, *se grattant la tête*. — J'ai pas compris, Franck.

BERTHE — De toute façon, t'es encore bien trop jeune pour ça, tu as tout le temps, mon ange.

VICK — J'suis pas trop jeune !

FRANCK, *vers la fille*. — Rassurez-moi, quand vous dites qu'il n'y a pas de mal à ça, en fait, vous n'en êtes pas très sûre, je me trompe ?

BERTHE, *vers Franck*. — On va pas recommencer, tu entends ? On va pas passer la soirée là-dessus ! Rien à faire de tes théories à la gomme !

FRANCK — Écoute, m'man, je parle à notre invitée, je ne te parle pas à toi. Tu veux bien nous foutre un peu la paix ? Nous parlons philosophie.

BERTHE, *vers Franck*. — Fais gaffe, t'entends ?

LA FILLE, *vers Franck*. — Je devrais peut-être me taire, mais...

FRANCK, *impatient*. — Allez-y, parlez ! Je vous en prie, au contraire, dites ce que vous avez sur le cœur, vous gênez pas.

BERTHE — Oui, vous gênez pas, et si vous pouviez lui rabaisser son caquet par la même occasion !

FRANCK — Occupe-toi de ta soupe, m'man !

LA FILLE, *vers Franck*. — Je pense que c'est vous qui n'êtes pas

très bien dans votre peau.

FRANCK — Ah oui ?

BERTHE, *vers la fille*. — Alors là, bravo ! Vous l'avez bien mouché le vantard ! Moi aussi, c'est ce que je pense ! Vous avez sacrement raison ! Vous n'êtes pas une imbécile, vous, ça se voit tout de suite.

FRANCK, *vers la fille*. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

BERTHE — Elle veut dire par là que tu nous casses les pieds !

FRANCK, *il sourit vers la fille*. — Vous avez sans doute raison.
Vers sa mère.

— Merci, m'man !

BERTHE — Quoi ?

FRANCK — Merci d'avoir fait de ton fils aîné un homme épanoui.

BERTHE — J'ai rien à voir là-dedans, moi ! C'est quand même pas de ma faute si t'es complètement abruti !

VICK, *vers la fille*. — C'est surtout à cause que sa fiancée est partie qu'il est pas bien mon frère. Hein Franck, que c'est à cause de ça ?

FRANCK, *vers Vick*. — Toi, on t'a pas sonné !

BERTHE — Ton frère a raison. Depuis que cette fille t'a quitté, tu est complètement maboul.

FRANCK, *légèrement vexé*. — Et quand Vick fait ce qu'il a fait y a deux jours, ça, ça ne t'embête pas ?

BERTHE — Tu ne vas pas remettre ça sur le tapis, dis !

VICK, *vers Franck*. — Qu'est-ce que j'ai fait y a deux jours ?

FRANCK — Tu sais très bien ce que tu as fait !

BERTHE, *vers Vick*. — Ne l'écoute pas, chéri, tu vois bien qu'il est bourré comme un alambic.

FRANCK, *vers la fille, souriant, désignant ce qu'elle mange*. — Ça vous plaît ?

LA FILLE, *moins gênée*. — C'est parfait, merci.

FRANCK, *on entend un train passer, il hausse la voix*.

— Pour ce qui est de faire à manger avec trois fois rien, notre mère était une reine, la reine de la région. Mais ça, c'était avant, y'a longtemps.

BERTHE — Ça suffit Franck !

FRANCK, *il enchaîne*. — Figurez-vous qu'en ce temps là, certaines personnes faisaient plus de cinquante kilomètres pour venir manger. Il est vrai qu'à cette époque ma mère était plus... comment dire... plus appétissante.

BERTHE — Ça va, Franck, tu embêtes mademoiselle avec tes conneries !!

LA FILLE, *vers la mère*. — Vous tracassez pas.

VICK — Connerie, c'est un gros mot m'man !

FRANCK, *vers la fille*. — Et vous, vous venez d'où, sans indiscretion ?

BERTHE, *vers Franck*. — De quoi je me mêle !

LA FILLE, *vers la mère*. — Ça ne me dérange pas...

FRANCK, *la coupant*. — Vous avez une tête à nous venir d'une grande ville, je me trompe ?

LA FILLE — Non.

FRANCK — De la capitale, c'est ça ?

LA FILLE — Exactement.

FRANCK — Mais dites-moi, vous ne venez quand même pas pour la table de ma mère ?

LA FILLE — Non, effectivement

Vers Berthe

— Même si je trouve ça très bon.

BERTHE, *vers la fille, comme pour lui dire qu'elle s'en fout.*

— Vous fatiguez pas.

FRANCK — Mais alors, si vous n'êtes pas venue pour ce souper d'anthologie, pourquoi êtes-vous descendue dans ce bled ?

BERTHE — Tu es trop indiscret, Franck.

LA FILLE — Je suis venue pour...pour affaire.

VICK — J'ai fait quoi y a deux jours, Franck ?

FRANCK — Plus tard, Vick, s'il te plaît, plus tard, tu vois pas que je discute avec notre invitée ?

BERTHE, *plutôt fière, vers la fille.* — On a beaucoup de clients qui descendent ici pour affaires.

FRANCK, *vers sa mère, d'un air surpris.* — Ah oui ?

BERTHE, *vers Franck, d'un air agressif.* — Évidemment, imbécile ! D'ailleurs, tu n'en sais rien, puisque tu n'es jamais là !
Vers la fille.

— Mon fils travaille aux abattoirs de la ville. et quand il est pas au boulot, il est comme son père, toujours fourré dans les bistrots !

FRANCK — Oui, j'ai commencé à fréquenter ces endroits très

jeune. Dès l'âge de 13 ans, quand maman, ici présente, m'a jeté à la rue...

BERTHE — Si tu parles de ça, je te casse le ballet sur la tête !
T'as compris ?

FRANCK — J'ai plus 13 ans, m'man ! Tu devrais pas faire ça, tu sais,pour ta santé, je veux dire !..Donc ma mère, ici présente, me frappe comme à son habitude et là, je lui dis..Si tu me touche encore, je te tue !

Berthe sourit à la fille, l'air de lui faire comprendre qu'il plaisante.
— Alors, pour toute réponse, ma mère me met dehors, comme ça. J'avais treize ans à cette époque.

BERTHE, *même jeu*. — Quelle imagination !

FRANCK, *vers la fille*. — C'est comme ça que j'ai découvert mon premier bistrot.

Vers sa mère.

— Après quoi, on ne s'est plus vus pendant deux ans, jusqu'à ce que la police me retrouve, et me ramène à la maison. Pas vrai, m'man ? Ensuite, quelques années plus tard, elle m'a forcé à prendre ces cours de médecine par correspondance dont je vous parlais tout à l'heure. Mais bien sûr, je n'étais pas dans les meilleurs conditions pour réussir mon coup. Vous comprenez ?

VICK — Qu'est-ce que j'ai fait, y'a deux jours, Franck ?

BERTHE, *vers la fille*. — Oui, j'ai cru naïvement qu'il serait capable de réussir.

FRANCK — Alors, elle m'a fait rentrer aux abattoirs pour récupérer quelque chose. Et depuis, je tue, voilà mon job. Je tue et je ramène de temps en temps quelques bons steaks à la maison. Sorti de ça, ce n'est pas très intéressant, excepté en fin de mois, hein, m'man ?

Vers la mère.

— Quand je t'apporte ma paye.

Vers la fille.

— J'avoue qu'à cette occasion, j'éprouve un grand plaisir, enfin, disons que j'éprouverais davantage de plaisir ..

Vers la mère.

— ..Si tu ne me l'arrachais pas des mains !

BERTHE, *vers la fille, elle est gênée, rire un peu forcé.* — Mon fils a beaucoup d'humour, mon fils plaisante sans arrêt.

FRANCK — Moi ?

BERTHE, *vers la fille.* — Vous reprendrez bien un peu de vin ?

VICK — C'est moi qui la sert, m'man !

Vick la sert.

LA FILLE — Merci.

FRANCK, *vers la fille.* — Vous savez comment on tue une vache ?

LA FILLE, *prise de court.* — .. Non... !

BERTHE — Tu sais, Franck, tu choisis pas le bon moment pour parler de ça.

FRANCK — Pourquoi ? On ne mange pas de bœuf, m'man. Pas de viande saignante. Rien que des pauvres tranches de porc bon marché.

BERTHE, *sévère, vexée, vers Franck.* — Tu es fort pour incommoder les gens ! Très fort !

La fille n'ose rien dire.

FRANCK, *Il regarde vers sa mère.* — On la regarde bien en face, bien dans les yeux et on lui colle un pruneau électrique en plein milieu du front !

Puis vers Alice.

— Si vous avez le temps demain, passez me voir, je vous ferai une petite démonstration.

LA FILLE — ...Pourquoi pas...

FRANCK — Vous verrez, la première fois, c'est très impressionnant. J'en ai vu qui vomissaient leurs tripes.

BERTHE, *vers la fille*. — Vous savez, la meilleure des choses à faire, c'est de le laisser parler tout seul.

La fille esquisse un vague sourire.

VICK, *vers la fille*. — Vous partez pas demain ?

LA FILLE — Non, je partirai après-demain.

VICK — Pourquoi que vous êtes là ?

FRANCK, *vers Vick*, *agacé* — On te l'a déjà dit, Vick, pour affaires.

BERTHE, *à Franck*. — Parle-lui sur un autre ton, tu veux !

FRANCK — Mais je lui parle sur un autre ton, pas vrai, Vick, que je te parle sur un bon ton ?

Vers la fille.

— Je lui apprendis à ne pas répéter toujours les mêmes choses.

VICK, *vers Franck*. — Je répète pas les choses, je voulais juste savoir pour quelle affaire elle était là !

FRANCK — Ça c'est indiscret, Vick, très indiscret.

BERTHE, *coupant Franck, vers la fille, à propos de Franck*.

— C'est reparti, c'est un monde, vous savez !

La fille a un sourire gêné vers la mère.

VICK — C'est pas vrai ! C'est pas indiscret !

LA FILLE — Non, Vick, ce n'est pas indiscret. Je suis là pour une histoire d'héritage.

BERTHE — Un héritage ? Quelqu'un de votre famille ?

LA FILLE, *elle acquiesce*. — Une tante qui était dans la région depuis peu.

VICK — C'est quoi, un héritage, m'man ?

FRANCK, *plus prompt*. — C'est quand quelqu'un meurt, mon ange. Quand quelqu'un meurt, les autres personnes de la famille se disputent pour récupérer le pognon du défunt, tu comprends ?

VICK — Non, C'est quoi un défunt ?

FRANCK — Écoute, Vick...

BERTHE — Fous-lui la paix !

FRANCK — Je lui explique, m'man, je fais ton boulot.

BERTHE — Il est trop petit pour qu'on lui parle de ces choses-là.

VICK — Non, m'man, je suis pas trop petit, je veux savoir, je veux qu'il m'explique.

FRANCK — Je vais t'expliquer. Voilà, par exemple....Je prends un exemple au hasard. Voilà. Quand ta mère mourra, elle te donnera son argent, et ça, ça s'appelle hériter. Et comme elle sera morte, ce sera elle, la défunte. Moi, je n'aurai pas un sou, mais, il y a longtemps que je me suis fait à cette idée. Mais toi, tu seras riche.

VICK — Je serai riche ?

FRANCK — Bien sûr, Vick.

VICK — Quand ?

FRANCK — Quand ta mère sera morte.

VICK — Tu as beaucoup de sous, m'man ?

BERTHE, *vers Franck*. — Je trouve que tu lui donnes de drôles d'idées !

VICK — Combien t'as de sous, m'man ?

BERTHE, *vers Vick*. — Tu vas te taire ! Dis pas des vilaines choses comme ça. Tu voudrais quand même pas que maman meure ?

VICK — Mais, je veux pas que tu meures, m'man, je veux seulement savoir ce que tu me donneras.

BERTHE — Je n'ai rien, chéri, comment je pourrais te donner quelque chose ?

FRANCK — Et l'hôtel ?

BERTHE — Quoi, l'hôtel ? Il n'est pas à moi, l'hôtel. Il est à ton père !

FRANCK — Oui, je sais bien, mais, admettons que notre très cher père, une nuit d'ivresse, et prenant conscience de sa médiocrité, se jette dans le canal.

BERTHE — Ça ! Ça m'étonnerait, à mon avis, y'a pas de danger !

FRANCK — Oui, mais admettons ! Dans ces conditions, l'hôtel te reviendrait.

BERTHE — Et alors ! Si vous vendiez l'hôtel, où est-ce que Vick irait vivre ?

FRANCK — Qui te dit qu'on le vendrait ?

BERTHE — Il ne faudra pas vendre l'hôtel, Vick, tu entends ?

VICK — Bien sûr que non, m'man, où est-ce que je vivrais ?

BERTHE, *vers Vick*. — Je préfère ça, chéri, et puis, d'abord, si je n'étais plus là, qui s'occuperait de toi ?

VICK — Maintenant, je suis grand, m'man. Je peux me débrouiller tout seul.

BERTHE, *parano, vers Franck*. — Mais ma parole, Franck, tu lui as bourré le crâne ou quoi ?

FRANCK, *vers la fille qui boit, montrant la bouteille*. — Vous en voulez encore ?

LA FILLE — Un petit fond, je dis pas non.

VICK — C'est moi qui la sert !

BERTHE — Je te parle, Franck ! Je te demande si tu lui as bourré le crâne !

LA FILLE — Pas trop, Vick, merci !

FRANCK, *vers la fille, comme pour s'excuser*. — Vous permettez ?
Vers Vick.

— Je t'ai bourré le crâne, mon ange ?

BERTHE — Et arrête de l'appeler « Mon ange » c'est agaçant à la fin ! Surtout pour te foutre de lui !

FRANCK, *vers la fille*. — C'est amusant, vous ne trouvez pas ?
Vers Vick.

— Très bien. Je t'ai bourré le crâne, Vick ?

VICK, *après un temps de réflexion*. — Je me rappelle plus.

FRANCK, *ironique*. — Tu vois, m'man. A part toi, personne ne pourrait lui bourrer le crâne.

BERTHE, *agacée*. — Tu ferais mieux d'arrêter de boire au lieu de dire des âneries plus grosse que toi !

VICK — Faut plus vous disputer, Franck, parce que moi, je comprends pas et après, ça me fait mal à la tête et au ventre, à cause que ça me contrarie, hein, m'man ?

FRANCK — Bravo, mon ange, tu as bien appris ta leçon.

BERTHE, *vers la fille*. — C'est reparti ! C'est un monde !
Vers Vick, méprisante pour Franck.

— Tu as raison, chéri.

Désignant Franck.

— Je vais plus lui répondre, d'ailleurs, il en vaut pas la peine.

VICK — On peut parler de gentilles choses, hein, m'man ?

BERTHE — Oui, mon ange, tu as raison.

FRANCK, *ironique, vers Vick*. — On peut parler de tes coliques, mon ange.

BERTHE — Laisse-le dire, Vick. D'ailleurs, quand on est bête, c'est pour la vie. Pas vrai, mademoiselle, que j'ai raison ?

LA FILLE, *très embarrassée*. — Je... je ne voudrais pas vous déranger, mais pourrais-je avoir un peu d'eau ?

BERTHE — Bien entendu.

FRANCK — Pourquoi ? Vous avez la tête qui tourne ?

BERTHE, *vers Franck*. — Amène un peu d'eau pour la demoiselle au lieu de dire des bêtises !

Vick boude.

FRANCK, *toujours ironique*. — Avec plaisir.

Il se lève.

— Fraîche ou chaude, l'eau ?

BERTHE — Tu as déjà vu boire de l'eau chaude en mangeant, crétin !

LA FILLE, *vers Vick*. — Faut pas bouder, Vick, ça sert à rien.
Franck ricane.

FRANCK — Voilà !
Il met la carafe d'eau pleine sur la table.

VICK — D'accord.

LA FILLE — Merci, Vick.

VICK — C'est votre mère à vous qu'est morte ?

FRANCK — On viens de te dire que c'était sa tante ! Faut ouvrir tes esgourdes mon ange.

VICK — Ça fait longtemps ?

LA FILLE — Ça fait quelques mois déjà.

BERTHE — Pauvre femme ! Au moins, comme ça, elle n'est plus embêtée.

FRANCK — C'est pas gentil pour notre invitée, m'man.

BERTHE, *vers la fille*. — Vous savez, y a des moments, si j'avais pas le petit...

VICK — Et votre prénom à vous, comment qui s'appelle ?

FRANCK — Ne te fais pas plus idiot que tu n'es, mon ange, on dit « Quel est votre prénom ». C'est la phrase exacte.

BERTHE, *vers Franck*. — Pousse pas trop loin le bouchon, Franck !

VICK, *à la fille*. — Quel est votre prénom ?

LA FILLE — Alice.

BERTHE, *vers Franck, entre ses dents*. — Tu entends, Franck !

VICK — C'est joli, Alice.

FRANCK, *il se sert du vin, ironique.* — Oui, je sais, m'man. Je suis une brute immonde. Je te demande pardon. Je vais le ménager.

BERTHE — T'as intérêt, mon gars !

Vers la fille, comme pour se justifier.

— C'est un pauvre gosse, vous savez. Des fois ça ne fonctionne pas très bien. Il est pas très normal, mais c'est un bon petit, alors faut pas le bousculer, vous comprenez ?

ALICE, *vers la mère.* — Moi, je le trouve très bien.

VICK — Oui, m'man, je suis très bien.

FRANCK — Eh oui, pourquoi est-ce qu'il ne serait pas bien, m'man ?

BERTHE, *agacée par Franck.* — Parce que !!

Vers Franck.

— Ne recommence pas, toi !

FRANCK — Mais personne ne t'agresse, m'man, on te pose une question, une simple question, c'est tout.

Vers la fille.

— Pas vrai, Alice ?

La fille de nouveau embarrassée acquiesce discrètement.

BERTHE — Si tu l'avais vu faire ses crises, tu ne dirais pas ça !

FRANCK, *vers Vick.* — Tu fais des crises, Vick ?

VICK — Je sais pas, Franck.

FRANCK, *vers Vick.* — C'est ta mère qui te dit ça, pas vrai ?

BERTHE, *prête à éclater.* — Tu vas la fermer, dis ! Tu vas la boucler !!

VICK — Peut-être que j'en fais des fois, Franck, je me rappelle plus.

BERTHE — Tu en fais quatre ou cinq par an, chéri, au moins.
Vers la fille.

— Mais il s'en rappelle plus, c'est normal, dans ces moments-là, il n'est pas en état de se souvenir de quoi que ce soit !

ALICE, *vers la mère.* — Et vous avez vu un médecin ?

VICK, *vers Alice.* — On n'a pas assez d'argent.

BERTHE, *vers Vick.* — Mais si, Vick, on a vu des médecins !
Vers Alice.

— C'est quelque chose dans la tête, ils ne savent pas exactement ce que c'est.

FRANCK — Le dernier médecin que tu as vu, m'man, disait que c'était psychologique.

BERTHE — C'est faux, c'est pas psychologique ! C'était un charlatan ce type ! Un mauvais docteur, ou un faux docteur ! A ce qui paraît qu'il y en a plein de faux docteurs de nos jours. Et puis d'ailleurs, ça fait longtemps de ça, moi, je sais d'où c'est venu, toute cette histoire.

FRANCK — Ah oui ! Raconte, m'man, raconte à Alice comment tout ça est arrivé, vas-y, raconte, on t'écoute !

VICK — Oui, m'man, raconte-le.

BERTHE, *vers Vick.* — Tu sais pas, toi, comment c'est arrivé !

FRANCK, *vers Alice.* — Moi, je vais vous dire comment c'est arrivé !

BERTHE, *vers Franck.* — Non ! Tu connais rien à cette histoire ! C'est moi qui vais la raconter, toi, tu n'étais pas là ! Tu entends ?

FRANCK — Alors on t'écoute !

VICK — Oui, m'man, on t'écoute, raconte-la.

BERTHE, *vers Alice*. — Voilà, c'est arrivé un jour, y a longtemps de ça. C'était un jour où il y avait de l'orage. Ce jour-là, j'étais partie avec Vick. Il devait être vers les six heures du soir. A cette époque, on ne faisait pas encore hôtel, j'étais partie à la recherche de Max.

FRANCK, *vers Alice*. — Max, c'est le type qui nous sert de père.

BERTHE, *vers Franck*. — Si tu me coupes tout le temps, je pourrais pas raconter !

FRANCK — Vas-y ! Raconte, je me tais, je me tais.

BERTHE, *vers Alice*. *Pendant le monologue de Berthe, Franck ouvrira une autre bouteille.*

— Donc, ce soir-là, j'avais fait tous les bistrotts de la ville, Vick, lui, était dans son landau, j'étais fatiguée. Je me rappelle très bien, j'avais mal aux jambes d'avoir marché comme une dératée. Alors j'ai pensé : « Je vais rentrer, je vais arrêter de cavalier après cette espèce de pilier de bar et je vais rentrer. » Alors, j'ai repris le chemin de la maison, et c'est là qu'il s'est mis à pleuvoir. Ça tombait d'abord doucement, jusqu'à ce que ça tombe comme vache qui pisse. Je me souviens qu'il était déjà tard, vers les dix heures du soir, peut-être. Vick, lui, était au fond de son landau, il me regardait. Je me rappelle. Je le vois encore me regardant avec ses grands yeux tristes. A cette époque, c'était un tout petit bébé. Et c'est à ce moment-là qu'il y a eu des éclairs, d'un seul coup, des éclairs partout dans le ciel. Et puis, il s'est mis à tonner, à tonner à en devenir sourd, c'était terrible à voir et à entendre, tous ces éclairs, et ce bruit. On aurait dit la fin du monde. Je me rappelle de ça comme d'aujourd'hui, et... et c'est à ce moment-là que la foudre est tombée sur le landau. Ça a fait comme une grande boule de feu. Et quand j'ai redescendu la capote du landau, j'ai vu Vick me regarder avec ses yeux tout ronds, et ses trois cheveux sur sa tête complètement dressés

comme des antennes de télévision. C'est là que Vick a eu sa première crise, ça s'est passé juste à ce moment-là, le pauvre ange avait eu peur...

Léger silence.

VICK, *Franck boit.* — J'ai pas peur du tonnerre, m'man.

BERTHE — Tais-toi, Vick, tu te rappelles plus, tu étais trop petit à cette époque !

FRANCK, *vers sa mère.* — Et moi, où j'étais, ce jour-là, tu te rappelles ?

BERTHE — Toi, tu étais à la maison.

FRANCK — A la maison ? Tout seul ?

BERTHE — Mais toi, tu étais déjà grand.

FRANCK — Pourtant nous n'avons que trois ans d'écart avec Vick.

VICK — Oui, trois ans.

BERTHE — Et alors ?

FRANCK — En fait, j'avais quatre ans à tout casser.

BERTHE — Tu étais déjà grand pour ton âge, je te dis ! Tu faisais déjà plein de conneries. Tu as toujours été précoce, même avec les filles.

Vers Alice.

— A dix ans, déjà, il essayait de coucher avec toutes les filles qu'il rencontrait, alors, vous pensez !

Vers Franck.

— Tellement précoce que même des fois je me demandais si tu étais normal.

FRANCK, *surpris.* — Tu te demandais si j'étais normal ?

BERTHE — Oui, c'est vrai, des fois, je me le demandais, d'ailleurs, je me le demande toujours..

FRANCK — Tu te le demande toujours ?

VICK, à Alice. — Aujourd'hui, il les aime plus, les filles. A cause que sa fiancée est partie, il veut les taper..

FRANCK — Ferme-la, Vick, tu sais pas de quoi tu parles !

BERTHE, vers Franck. — Ma parole, on peut plus rien te dire ! D'une susceptibilité, c'est pas croyable ! Tu ferais mieux de te remettre au cidre, mon gars !

On entend un train passer, Franck se ressert un verre, elle le regarde un instant sévèrement. Vers Alice.

— Vous voulez quelque chose, une pomme, un café ?

VICK — Elle veut les deux, m'man, hein, Alice ?

ALICE — Je veux bien un café, merci.

BERTHE, vers Vick, avec la délicatesse qu'on porte à un malade.

— Et toi, tu veux une pomme, mon ange ?

FRANCK, répondant plus vite que Vick. — Oui, m'man, je veux bien.

Berthe regarde Franck sévèrement.

VICK — Je veux du café, m'man.

BERTHE — Non, chéri, ça va t'énerver, tiens !

Elle lui donne une pomme.

— Mange une pomme.

VICK — J'ai jamais le droit de boire du café.

BERTHE — Tu n'as pas le droit avec tes calmants, le docteur l'a interdit.

VICK — Le docteur, il n'a jamais rien interdit.

FRANCK, *vers Alice*. — C'est ma mère, le docteur !
Franck se lève et va chercher une bouteille de niole.

BERTHE, *vers Franck*. — Franchement, tu pourrais pas parler d'autre chose ! Dis ! Franchement ! Tu n'as pas d'autres conneries à raconter ?

FRANCK, *ironique*. — De quoi voudrais-tu que je parle, m'man ?
Il se sert un coup de niole dans son verre.

BERTHE — De ce que tu voudras, j'en ai rien à foutre !

FRANCK, *même jeu*. — Très bien, je vais parler d'autre chose, je vais raconter une histoire, ça vous dirait, Alice, que je raconte une histoire ?
Il sert à Alice un verre de niole.

ALICE, *mettant la main comme pour dire qu'elle n'en veut pas trop*. — Merci...

BERTHE — Doucement sur la niole Franck....

VICK, *Berthe se lève, commence à débarrasser pour faire la vaisselle*.

— Moi ça me dirait, Franck, que tu racontes une histoire !
Franck fixe Alice.

ALICE — Ça ne me dérange pas.

FRANCK — Très bien. Je vais vous raconter une histoire de chien, vous n'avez rien contre les histoires de chiens ?
Elle fait un vague signe.

VICK — J'adore les histoire de chien, Franck !

FRANCK — Très bien, voilà, c'est l'histoire de Miche, la mère chien, de Mouche, le père chien, et des deux jeunes chiots Muche et Moche.

BERTHE — Tu vas pas nous casser les pieds avec cette histoire débile, Franck ! T'as compris !!

VICK — Laisse-le raconter, m'man, ça me plaît, cette histoire.

FRANCK — Tu n'aimes pas mon histoire, m'man ?

BERTHE — Rien à faire de tes salades !

VICK — Raconte, Franck.

FRANCK — Et vous, Alice, elle vous plaît mon histoire ?

ALICE — Je vous dirai ça après, quand vous l'aurez commencée.

BERTHE — Si tu racontes cette histoire Franck, tu vas me le payer !

FRANCK — C'est rien qu'une petite histoire inoffensive...

VICK — S'il te plaît, M'man ! Elle est trop rigolote.

BERTHE — J'ai dis nom ! Et puis, tu voudrais pas embêter notre invitée Vick ? N'est-ce pas ?

ALICE — Ça ne m'embête pas.

BERTHE — C'est une histoire con comme la lune qui ne regarde pas les étrangers !

VICK, *vers la fille.* — C'est une histoire sur nous, moi dans cette histoire mon nom c'est Muche.

ALICE — Très intéressant.
Vick, montrant son Frère.

VICK — Lui c'est Moche, ma mère c'est Miche et mon père c'est Mouche.

vers Alice, souriant.

— Mouche, c'est comme mon père. Avec l'argent, il trouve

des femmes.

BERTHE — Dis pas ça, Vick.

VICK, *vers sa mère*. — Si, il trouve des femmes.
Franck ricane. Berthe sert le café en regardant Franck sévèrement.

BERTHE, *l'air découragée, vers Alice*. — C'est pas drôle tous les jours, mademoiselle. Vous pouvez me croire, pas drôle tous les jours.

ALICE, *embarrassée, mais un peu ivre*. — Oui...
Berthe finit de servir le café.
— Merci.

VICK, *vers Alice*. — Vous voulez du sucre avec ?

ALICE — Je veux bien, Vick, merci.

VICK — Je vous aime beaucoup, Alice.

FRANCK, *vers Vick*. — Un peu trop, Vick, un peu trop !

ALICE, *après avoir lancé un regard à Franck*. — Moi aussi, Vick, je t'aime beaucoup, tu es très gentil.

FRANCK — Et moi ? Je ne suis pas gentil ?

ALICE, *légèrement amusée*. — Si, peut-être.

BERTHE, *vers Alice*. — Si vous le connaissiez mieux, vous ne diriez pas ça.

FRANCK — Pas de favoritisme, m'man, s'il te plaît !
Vers Alice.

— C'est plus fort qu'elle.

VICK — Je voudrais te demander quelque chose, Franck.

FRANCK — Quoi ?

VICK, *il cherche*. — Je me rappelle plus.

FRANCK — Alors, oublie ça !

VICK, *vers sa mère.* — Je voudrais du café, m'man, peut-être que comme ça, je pourrais me rappeler.

BERTHE, *pendant que Franck se ressert à boire, vers Vick.*
— Non, tu ne peux pas, tu es malade, mon ange.

VICK — Malade ? Qu'est-c'que j'ai, M'man ?

FRANCK — Un petit vélo dans la tête.

BERTHE, *vers Franck.* — La ferme !!
Vers Vick.

— Tu n'a pas le droit avec ta maladie, mon ange. Le docteur ne veut pas.

FRANCK, *vers Vick, ironique.* — Tu comprends, mon ange, tu es malade, le docteur te l'a interdit.

VICK — C'est pas vrai !
Berthe regarde Franck sévèrement. On entend un train passer. Il fait beaucoup de bruit. Après un temps.

— Maintenant, je me rappelle ce que je voulais te dire, Franck.

FRANCK — Sans blague ?

VICK, *vers Franck.* — J'ai fait quoi y a deux jours ? Hein ?
Franck boit son verre d'un trait, il rit.

BERTHE — Arrête de boire, Franck ! Tu entends ? Ça ne te réussit pas !

Vers Vick.

— Écoute, chéri, tu n'as rien fait, il ne s'est rien passé y a deux jours, rien du tout !

Franck ricane doucement pendant que Berthe le regarde très sévèrement. Le silence qui suit doit être embarrassant, surtout pour Alice.

ALICE, *vers la mère*. — Vous allez sans doute penser que ça ne me regarde pas, madame, mais si vous croyez Vick malade, pourquoi ne pas le faire voir à un vrai spécialiste ?

FRANCK — Oui, pourquoi pas ? Un bon spécialiste.

BERTHE — Qui ?

ALICE — Vick, votre fils.

BERTHE — Oui, vous avez bien raison, ça ne vous regarde pas.

FRANCK, *il rit*. — Tu sais, des fois, je te trouve épatante, m'man, vraiment !

VICK — Pourquoi qu'on va pas voir un spécialiste, m'man ?

BERTHE — Ça suffit, Vick, n'écoute pas ce que tout le monde te dit, d'ailleurs, il n'y en a pas !

Vers la fille.

— Il n'y a pas de spécialiste dans la région, y'en a plus !

FRANCK — Ça se trouve partout, des spécialistes.

BERTHE — Pas dans la région ! Et puis de toute manière, je pourrais pas le payer.

ALICE — Je crois que je peux vous aider.

BERTHE, *plutôt mi-agacée, mi-ironique*. — Ah oui ? Comment ça ?

ALICE — Le petit copain de ma meilleure amie est lui-même spécialisé, je pourrais lui demander de vous trouver quelqu'un de bien, à un bon prix.

FRANCK — Lui-même, il ne pourrait pas...

ALICE, *elle le coupe*. — Il est dermatologue.

FRANCK — Ah ?

VICK — C'est quoi, dermatologue ?

ALICE, *vers Vick* — C'est quelqu'un qui soigne les maladies de peau et les allergies.

VICK — Ah !

BERTHE, *l'air inquiète, vers Alice*. — Faut pas lui parler de ça, vous savez, d'ailleurs, il comprend pas ce que vous lui dites. Et puis la dernière fois que je l'ai fait voir, on m'a dit qu'il ne lui fallait pas de contrariétés, que c'était ça le plus important, alors faut pas lui dire des choses comme ça. Il peut pas réfléchir longtemps, sinon, ça lui fait mal à la tête, vous comprenez ?

FRANCK — C'est toi qui lui fais mal à la tête, m'man.

BERTHE, *excédée, elle jette un objet à Franck*. — La ferme !!

FRANCK — Houa ! C'est pas passé loin.

VICK — J'ai pas mal à la tête, m'man, je sens rien.

ALICE — Je voudrais pas vous contredire, madame, mais....

BERTHE, *la coupant*. — Vous avez bien raison de ne pas me contredire !

FRANCK, *plaisantant, vers Alice*. — Oui, faites gaffe ! On sait jamais.

ALICE — Vu de l'extérieur, j'ai l'impression que vous avez tendance à dramatiser la situation.

VICK — J'ai pas mal à la tête, m'man, regarde, je sens rien. *Franck reverse à boire à Alice*.

BERTHE, *même jeu*. — Qu'est-ce que vous en savez ? Qu'est-ce que vous connaissez de la situation pour affirmer un truc pareil ?

ALICE, *Franck paraît amusé par la conversation.* — Il me semble que Vick comprend très bien ce qu'on lui dit.

BERTHE, à *Alice.* — Vous êtes dans sa tête ?

VICK — Oui, m'man ! Elle est dans ma tête.

BERTHE — Tais-toi, chéri !

VICK — Je pense à elle tout le temps !

BERTHE, *se cachant un peu de Vick, vers Alice, à voix basse mais appuyée.*

— Il est pas normal ! Il ne comprend rien !

VICK, *qui a entendu.* — Je comprends très bien, m'man, c'est pas vrai !

BERTHE, à *Franck et à Alice.* — Faut pas le contrarier, je vous dis !

FRANCK, *désignant Alice.* — Nous, on pense que c'est toi qui le contraries, pas vrai, Alice ?

BERTHE — C'est pas vrai !

Vers Alice.

— Vous connaissez rien à mon fils ! Faut pas trop qu'il réfléchisse, je vous dis, c'est pas bon pour ce qu'il a !

FRANCK, *vers Alice.* — Ce qu'il a, c'est qu'elle a peur qu'il se tire !

BERTHE, *vers Alice.* — Faut pas écouter ses mensonges, vous savez ! C'est qu'il ferait avaler n'importe quoi à n'importe qui celui-là ! Faut vous méfier.

VICK — Tu sais, m'man, moi, j'aime bien réfléchir. Ça me plaît bien parce que si tu réfléchis pas, tu peux pas te rappeler.

BERTHE — Peut-être, mais faut pas que tu forces, chéri, tu comprends ? Ça peut abîmer tes veines dans ta tête.

VICK — Oui, m'man ! Comme quand je vais aux toilettes.

Vers Alice.

— Faut pas que je force.

Vers sa Mère.

— Je vais aux toilettes, m'man. Je veux y'aller tout seul !

BERTHE, à *Vick*. — Oui, chéri, mais force pas et fais attention de pas tomber dans l'escalier, t'as compris ?

FRANCK, vers *Vick* — Ni dans le trou !

BERTHE, vers *Franck* — Pauvre con !

Franck ricane.

VICK — Je suis plus un bébé, quand même.

Vick rit de sa plaisanterie et sort par la porte qui monte aux chambres.

ALICE, un peu excédée par ce qu'a dit *Berthe*. — Le fait de réfléchir n'a jamais fait de mal à personne, madame.

BERTHE, elle fixe *Alice* quelques petites secondes. — Mais puisque je me tue à vous expliquer qu'il n'est pas comme tout le monde !

FRANCK — C'est toi qui n'es pas comme tout le monde, m'man.

BERTHE, vers *Franck*. — Ah oui ! Tu crois ça ! Je suis folle, c'est ça ? Peut-être que ça te ferait plaisir, hein ? Mais je ne suis pas dingue, je suis désolée de te contredire, *Franck*. Moi, je me porte très bien, très bien !

FRANCK, sarcastique. — Heureusement !

Comme pour détendre l'atmosphère, Franck, verse de la niôle à Alice.

— Allez, un dernier pour la route !

BERTHE — Doucement, Franck ! Et puis, mademoiselle est déjà bien bourrée !

ALICE, *un peu vexée, ironique* — Non, ça va. Merci de vous inquiéter !

FRANCK, *vers la fille*. — C'est pour sa nirole qu'elle s'inquiète !

BERTHE — La ferme, Franck ! On voit que c'est pas toi qui tiens les comptes dans cette baraque !

FRANCK, *il lève Son verre en direction d'Alice*. — A vous Alice, à votre patience et à votre bon sens !

ALICE — Merci. A cette soirée très inattendue et très excitante !

FRANCK — Sans compter que vous n'avez encore rien vu !

ALICE — Ah oui ?

FRANCK — Oui, attendez de voir le bouquet final, vous m'en direz des nouvelles.

ALICE — Vraiment ? J'ai hâte de voir ça.

FRANCK — Vous allez pas être dessus.

BERTHE, *vers Franck*. — C'est pas un bocson ici, Franck, compris ? Va falloir que tu te calmes un peu, mon bonhomme ! Quand à vous Mademoiselle, vous devriez freiner sur la nirole si vous ne voulez pas avoir la tête comme une pastèque !

ALICE — Vous inquiétez pas, j'ai bu que deux verres.

BERTHE — Mon œil !

La fille a un sourire et Franck ricane.

BERTHE, *inquiète, elle regarde vers la porte, par où est sorti Vick.*
— J’espère qu’il va se débrouiller tout seul.
Franck ricane en regardant Alice.
— Pourquoi qu’il est pas encore redescendu ?

ALICE — Laissez-lui un peu de temps.

FRANCK, *vers Berthe* — Moi, je serais toi, j’irais voir. Monter trois marches pour aller pisser, c’est pas à la portée de tout le monde !

BERTHE, *vexée et toujours inquiète.* — Très drôle, Franck ! Tu devrais faire le comique, ça t’irait très bien !

ALICE — Laissez-le un peu se débrouiller tout seul, je crois vraiment qu’il a besoin de ça.

BERTHE — De quoi je me mêle?!

ALICE — Je disais ça comme ça, c’est l’impression que j’ai.

BERTHE — Vos impressions, vous pouvez vous les mettre où je pense ! D’ailleurs, si j’étais vous, je m’occuperais de mes fesses !

FRANCK — Faut pas parler comme ça à notre invitée, m’man. Ça n’se fait pas, ce genre de chose !

BERTHE — Toi, ferme ton clapet, ou tu vas dérrouiller !
Vers Alice.

— Tout seul ! Tout seul ! Vous en avez de bonnes, vous !

ALICE — Je disais ça, histoire de vous aider, c’est tout. Je trouve que vous vous faites beaucoup trop de soucis. Et du coup, vous reportez votre stress sur lui.

BERTHE — Puisque, je vous dis qu’il est pas normal, bordel de merde ! C’est quand même pas dur à comprendre, ça ! C’est un légume ambulante ce gosse ! Faut tout lui dire ! Si j’étais

pas là, il pourrait même pas survivre, le pauvre ange !

ALICE — Ce n'est pas en tenant toute la journée ce genre de discours que ça pourra s'arranger. Pour vous dire mon sentiment, et sans vous êtes désagréable, c'est vous son problème. Vous ne vous en rendez même pas compte, mais croyez-moi personne ne pourrait subir ça sans avoir de séquelles. C'est mon sentiment. Franchement, c'est pas humain comme traitement. Laissez le se débrouiller un peu tout seul au lieu de l'étouffer comme vous faites, peut-être bien qu'il ira mieux. Je vous dit ça en toute amitié.

*La mère regarde Alice comme si elle venait de dire une infamie.
Pendant ce temps, Franck tend la main à la fille en signe de reconnaissance.*

BERTHE, vers Alice. — Ma parole, vous êtes complètement bourrée !

ALICE — Je sais pas si je suis bourrée, mais vous, si vous voulez mon avis, vous devriez boire un petit coup, ça vous ferait pas de mal !

Franck Rit.

BERTHE — Si ça vous convient pas vous pouvez toujours foutre le camp et allez dormir ailleurs !

ALICE — Je commence à comprendre pourquoi votre mari n'a pas très envie de rentrer.

Franck même jeu.

BERTHE — Quel toupet !

ALICE — J'ai payé ma chambre, je partirai demain matin si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

Vick revient sur le plateau.

FRANCK, il se lève de sa chaise. — Bravo Alice ! Je suis vraiment très impressionné ! Vous avez été remarquable, personne

n'aurait osé le quart de ce que vous venez de lui dire.
Franck se rassoit.

VICK, *il tend la main comme son frère.* — Oui, vous êtes remarquable, Alice, bravo !

A ce moment, on entend la sonnette de la rue.

— T'as vu, m'man, j'y suis allé tout seul aux cabinets !

BERTHE, *vers Franck.* — Va voir ce que c'est au lieu de faire ton intéressant !

VICK, *il sourit à Alice, comme fier.* — J'ai besoin de personne.

FRANCK — Vas-y, Vick, c'est ton boulot, mon ange.

BERTHE — C'était à toi que je parlais, Franck. Je veux que tu lèves ton gros cul de cette chaise et que tu ailles voir qui c'est, tu entends !!

VICK — S'il te plaît, ça me fait plaisir, m'man, j'ai envie d'aller voir qui c'est. C'est mon boulot, m'man. Franck travaille à l'abattoir, moi, mon boulot, c'est ici, pas vrai, Franck ?

On entend la petite clochette du bureau de la réception.

FRANCK, *ironique, il se ressert à boire.* — C'est vrai.

VICK — Faut que j'y aille, m'man.

FRANCK, *Promptement, vers Vick.* — C'est ça, vas-y, mon ange ?

A partir d'aujourd'hui, tu es grand, Vick ! Dorénavant, tu pourras faire tout ce que tu veux !

Vers Berthe.

— Ta mère a réussi à se rentrer ça dans la tête ! Pas vrai, Berthe ?

VICK, *vers sa mère* — C'est vrai, m'aman ?

Nouveau bruit de cloche.

— Merci, m'man !

Il sort de scène, joyeux.

BERTHE, *plaintive, vers Alice.* — Si vous saviez ce que c'est que de supporter toute l'année ce genre de méchancetés, si vous étiez à ma place vous seriez peut-être plus aimable avec moi. Faut du courage, vous pouvez me croire.

Vers Franck.

— J'en ai plus qu'assez, Franck ! Plus qu'assez !

Vers la fille.

— Il vous embobine, c'est sa spécialité, il vous embobine et vous, vous n'voyez rien, vous êtes myope comme une taupe et vous suivez le mouvement comme une andouille.

Vers Franck.

— T'entends ? C'est de toi que je cause !!!

FRANCK, *il boit.* — Je ne suis pas sourd, m'man. J'entends très bien. Pas la peine de gueuler comme une truie !

BERTHE — Tu peux te foutre de moi ! De toute manière, il faudra bien que tu finisses par déguerpir, il faudra bien. Tu devrais profiter du fait que tu en as trouvé une aussi idiote que toi pour foutre le camp ! Vous faites la paire tout les deux, pouvez me croire !

FRANCK — Arrête deux minutes, s'il te plaît. Tu mets Alice dans l'embarras !

BERTHE — J'en ai rien à foutre !

FRANCK, *vers Alice.* — J'ai l'impression qu'elle ne vous aime pas non plus.

BERTHE — Tu me paieras ça, Franck, tu peux me croire ! Tu perds rien pour attendre !

FRANCK — Tenez, encore un petit coup pour vous remonter le moral !

Il lui sert encore un coup de niolle.

BERTHE — Qu'est-ce que tu cherche à faire Franck ? Tu veux

qu'elle vomisse partout dans la chambre ?

ALICE — C'est vrai que ça se boit bien cette petite niolle ! Et vous ? Vous ne buvez pas un petit coup ?

FRANCK, *vers sa mère*, — Oui, histoire de te détendre un peu.

BERTHE — Tu trouve que je suis tendue Franck ?

ALICE — Le mot est faible.
Elle ricane avec Franck.

BERTHE — Vous feriez mieux d'aller vous coucher ma petite dame au lieu de dire des conneries !

FRANCK, *moqueur, puis vers Alice*. — Oui, ma petite dame, je trouve que vous poussez le bouchon un peu loin.

ALICE, *vers Berthe*. — Et vous, vous n'avez jamais ressenti le besoin de voir quelqu'un ?

BERTHE — Qui ça ?

ALICE — Un spécialiste.

BERTHE — Vous êtes sourde ma parole ! Puisque je vous dis qu'il n'y en a pas ! Ici, vous êtes à la campagne, ces gens là ne vivent pas dans les coins retirés !

FRANCK — Tu veux dire qu'on est des ploucs m'man ?

BERTHE — Toi, fermes-là !

Vers Alice.

— Vick n'a pas besoin de voir des gens comme ça !

ALICE — Je ne parlais pas de Vick, je parlais pour vous !

FRANCK — Génial ! Vous êtes génial Alice ! Même moi, je n'y aurais pas pensé ! Oui, m'man, pourquoi tu va pas voir un psy ? Ça pourrais te faire que du bien !

BERTHE, *vers Alice*. — Je crois que c'est vous qui aurait besoin d'aller chez les dingues ! Allez-vous coucher, Vous êtes complètement bourrée !

ALICE — Un peu pompette c'est vrai !

Elle rit.

— N'empêche, vous êtes un drôle de phénomène !

FRANCK, *rigole*. — Ça c'est bien vrai ! Un véritable phénomène de foire !

Franck et Alice rigole.

ALICE — Je ne regrette pas d'être venue, vous me faites penser à Khaty Bates.

BERTHE — C'est qui ça ?

ALICE — C'est incroyable !

FRANCK — Une amie à vous ?

ALICE — Non !

BERTHE — C'est qui cette Khaty....machin ?

ALICE — Une grande comédienne, Cathy Bates dans Misery, vous n'avez jamais vu ce film ?

BERTHE — Vous croyez peut-être que j'ai le temps de regardez la télévision ?

ALICE — Vous devriez faire du cinéma, vous êtes née pour ça !

FRANCK — Du cinéma, elle en fait tout les jours !

BERTHE, *vers Franck*. — Toi, la ferme ! Va plutôt voir ce que fait Vick au lieu de dire des conneries !

ALICE — Vous devriez boire un petit coup, histoire de vous décontractez un peu, vous êtes plus tendu qu'une corde de

guitare, asseyez-vous, Berthe !

FRANCK — Oui, bois un coup Berthe ! Ça te fera du bien !

BERTHE — Vous feriez mieux d'aller vous coucher !

ALICE — J'irai me coucher quand j'en aurai envie !

BERTHE — Vous êtes complètement bourrée ma petite, vous avez l'air d'une poule de bar !

ALICE — Et vous, vous avez l'air d'une grosse dinde hystérique !

FRANCK — C'est exactement ça Alice, une grosse dinde méchante !

BERTHE, *vers Franck.* — Toi, ta gueule !

ALICE — A un moment dans le film, Cathy Bates pète les jambes de l'écrivain, et vous savez pourquoi ?

BERTHE — J'en ai rien à foutre !

ALICE — A part Vick ? Y'a rien qui vous intéresse ?

FRANCK — Pourquoi, elle lui pète les jambes ?

ALICE, *vers Franck.* — Pour pas qu'il s'en aille ! Voilà pourquoi !

Vers Berthe.

— Pour pas qu'il s'en aille ! C'est exactement ce que vous faites avec Vick ! Vous lui péter les jambes, histoire de ne pas vous retrouver toute seule !

BERTHE — menteuse !

FRANCK — C'est exactement ça, Alice ! Vous êtes sacrément intelligente !

BERTHE — Elle est bourrée comme une truie, Oui !

ALICE — C'est peut-être humain de votre point de vue, mais pour Vick, ça ne l'es pas ! C'est vous qui le rendez malade ! Vous faites son malheur, vous êtes drôlement égoïste !

FRANCK — Oui, elle ne pense qu'à elle !

BERTHE — Toi, va t'en !

FRANCK — T'es rien qu'une vieille salope, m'man !

BERTHE — Et toi, t'es rien qu'une sale petite ordure ! je te fermerai ton clapet, tu peux me croire ! D'ailleurs, je ne t'en ai jamais parlé, mais tu n'as aucun droit ici, tu comprends ! Aucun ! Dorénavant, faudra bien te rentrer ça dans le crâne !

FRANCK — Je suis ton fils, m'man, la chair de ta chair, le sang de ton sang, j'ai donc tous les droits.

BERTHE — Tu te trompes Franck, tu n'es ni la chair de ma chair, ni le sang de mon sang, tu n'es rien de tout ça.

FRANCK, *ironique et intrigué*. — Sans blague ?

BERTHE — Oui, Franck, je ne t'ai jamais parlé de ça , mais tu n'es pas mon fils, voilà la vérité.

ALICE — C'est pas gentil, ça !

BERTHE, vers Alice. — Vous la ferme !

FRANCK, *même jeu*. — Pas ton fils ?

BERTHE — Non !

FRANCK — Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ?

BERTHE — Oui, très bien.

Elle débarrasse toujours la table.

FRANCK — Dire ça devant Alice, tu devrais avoir honte M'man !

ALICE — La honte, c'est pas ce qui l'étouffe !

BERTHE, *vers Alice*. — Vous, on ne vous a pas sonné ! Buvez votre verre et foutez moi le camp !

FRANCK — C'est quoi cette histoire, Berthe ?

BERTHE, *Vers Franck*. — C'est pas des histoires ! Le jour où je t'ai eu... enfin, quand j'ai eu celui qui aurait dû être toi, nous étions plusieurs femmes à accoucher. C'était pas un hôpital très bien organisé. On était les unes sur les autres, avec des bébés, en veux-tu en voilà, dans tous les coins. Le mien était tout près, je le surveillais comme le lait sur le feu. Il me souriait en faisant bouger ses petites mains comme ça.
Elle fait des gestes.

ALICE — Vous étiez déjà chez les dingues ?

BERTHE, *vers Alice*. — Vire-moi cette petite pute Franck, ou je vais faire un malheur !

FRANCK — Fini ton histoire, Berthe !

BERTHE — Je fini si elle arrête de m'interrompre !

ALICE — Elle est tellement cinglée qu'elle aurait même du mal à entrer dans un asile !

BERTHE, *vers Franck* — Tu vois, Franck, elle le fait exprès !

FRANCK — Continue ! Elle te souriait en faisant bouger ses petites mains comme ça ! Après ?

BERTHE — Oui, elle faisait comme ça avec ses mains ! C'est alors qu'une femme est venue en courant avec quelque chose dans les bras. J'ai pas eu le temps de voir ce qu'elle portait. C'est après que j'ai compris. Quand je l'ai vue prendre mon fils, avant de repartir en courant, et quand je t'ai vu, toi, à la place. C'est là que j'ai compris qu'on venait de me voler mon

vrai fils. Alors, j'ai fait tout l'hôpital comme une dingue. J'étais paniquée. Après, je suis allée voir l'infirmière, et je lui ai dit ma façon de penser. J'ai dit : « Mon bébé est plus beau que celui qu'on essaye de me refourguer, y a erreur sur la personne. » Toi tu étais là dans mes bras et tu braillais. Et plus, je te regardais, plus je me disais qu'il y avait erreur sur la marchandise. Après, j'ai revu la folle. J'ai dit : « Mon bébé, c'est celui-là, là-bas, celui que la bonne femme en rouge est en train d'emmener », alors l'infirmière est allée voir la femme, mais la femme n'a rien voulu savoir; après vous avoir comparé tous les deux, la femme a dit qu'il n'y avait pas eu d'erreur et que le bébé qu'elle portait était bien le sien. Mais moi, je savais bien que c'était pas vrai. Je savais bien que tu n'étais pas le mien et que le gosse qu'elle emmenait était mon fils. Après, j'ai voulu porter plainte contre cette femme, comparer les analyses de sang et tout et tout. Alors, c'est là que le docteur en chef de l'hôpital m'a dit de ne pas faire d'histoires, qu'il n'y avait aucune véritable preuve contre cette femme, pas de preuve non plus pour que ce bébé que j'avais à mes pieds ne soit pas le mien. Après ça, il a dit que cette femme que j'accusais à tort et à travers, n'était autre que la femme d'une personnalité connue qui venait d'accoucher en urgence. Voilà, voilà ce qui s'est véritablement passé, et moi j'ai longtemps souffert de tout ça, longtemps, tu peux me croire.

ALICE — Pauvre Bertha !

BERTHE — Vous, la ferme ! C'est pas vos oignons !

ALICE, *embarrassée*. — Bon, je crois que je vais vous laisser. J'en ai assez entendu !

FRANCK, *verse un verre de vin à Alice qui l'empêche d'en mettre trop*.

— Attendez une seconde, Alice, nous allons faire un petit jeu.

Nous allons demander à la grosse Bertha, c'est le nom de ma mère que vous voyez là. Nous allons lui demander pourquoi elle ne nous aime pas, vous voulez bien ?

ALICE, *sur le point de se lever.* — J'en ai assez entendu pour ce soir, Franck, j'en ai marre, je suis fatiguée.

BERTHE — Fatiguée ? Tu parles ! C'est normal, maintenant que vous avez bien foutu la merde !

FRANCK, *vers Berthe.* — Pourquoi tu ne nous aimes pas, Berthe ?

BERTHE — Toi, arrête de boire, ivrogne !!

ALICE, *elle se lève, vers Berthe.* — Je suis peut-être un peu bourrée, mais vous, vous devriez revoir votre copie.

BERTHE, *pressée d'en finir.* — C'est ça, allez vous coucher, ça vaudra mieux.

ALICE, *vers Berthe.* — Je vous réglerai le repas demain matin. Elle fouille dans ses poches.

BERTHE, *même jeu.* — Oui, vaudrait mieux pour vous.

FRANCK — Je serais vous, Alice, j'attendrais pas demain.

BERTHE — Toi, ta gueule !

ALICE — Si vous préférez, je vais chercher l'argent et je redescend tout de suite.

BERTHE — Puisse qu'on a dit demain matin ! Allez vous coucher, vous êtes plus saoul qu'une poule au cul d'un alambic !

FRANCK — Vous voulez que je vous aide à monter ?

ALICE, *vers Franck.* — Merci, Franck, ça ira.

FRANCK — Alors, bonne nuit. Et faites de beaux rêves !

Elle acquiesce.

ALICE, *acquiesce de nouveau.* — Oui, c'est ça, bonne nuit.
A l'intention de Berthe.

— En tout cas, encore merci pour la soirée Berthe, c'était formidable !

Elle sort. Franck boit son verre et se ressert pendant que Berthe le regarde.

BERTHE, *après un temps.* — Tu es content de toi ! Cette fois, tu n'a pas eu besoin de ton père pour te faire remarquer.

FRANCK — Oui, tu t'es très bien débrouillée, m'man. Je t'ai trouvé remarquable ! Une vraie star de cinéma !

BERTHE, *plutôt agressive.* — Un jour, tu ramperas devant moi comme une petite merde que tu es, c'est moi qui te le dis. A toujours me chercher des poux dans la tête, ça te retombera sur la gueule !

FRANCK, *ironique.* — Ah oui ?

BERTHE — T'occupe, tu verras Franck, en temps et en heure !
Elle finit de débarrasser la table et de passer l'éponge pendant que Franck la regarde, ahuri. Après un temps, Vick entre.

VICK, *vers la mère.* — Tu sais, m'man, elle a bien voulu que je lui touche les cheveux, M'man ! Elle a dit aussi qu'elle m'aimait beaucoup.

FRANCK, *vers sa mère.* — Quel était le nom de cette femme ?

VICK — Alice, qu'elle s'appelle.

FRANCK, *toujours vers la mère.* — Je te parle ! Comment s'appelait cette femme ?

VICK — Toi aussi, Franck, des fois tu répètes les phrases.

FRANCK, *vers Vick.* — Toi, ta gueule !

Vick, qui ne comprend pas, se referme sur lui-même.

BERTHE, *vers Franck, agressive.* — Je ne sais pas son nom !! Je n'ai jamais su son nom !! On n'a jamais voulu me le dire ! On me l'a toujours caché ! Je sais juste que c'étaient des riches, rien de plus. Et puis, il y a si longtemps de ça. L'hôpital a été détruit depuis. Ils en ont construit un autre au même endroit, on ne pourrait plus rien retrouver.

Après avoir entendu un train passer, Franck se lève de table, la mère le regarde.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

FRANCK — Me coucher.

VICK — Et pourquoi, tu me disputes, Franck, pourquoi ?

FRANCK, *sans se retourner.* — J'ai eu une dure journée, aujourd'hui, très dure.

Il sort. Vick s'est assis à la table, il regarde sa mère, après un moment, elle le regarde à son tour.

BERTHE — Qui c'était ?

VICK, *pensif et l'air légèrement contrarié.* — Quoi, M'man ?

BERTHE — La sonnette, qui c'était ?

VICK — C'étaient les gens de la 12. Je les ai aidé à descendre leurs valises.

Il pose un billet sur la table.

— Ils ont donné ça, et puis ils sont partis.

BERTHE — Pourquoi ils sont partis ?

VICK — Ils ont dit qu'ils avaient changé d'avis, qu'ils préféraient partir, prendre la route.

Berthe prend le billet avant d'embrasser Vick sur le front.

BERTHE — Tu vas aller dormir maintenant, Vick. Toi aussi, tu

dois être fatigué.

VICK, *même jeu*. — Oui, m'man.
Elle l'aide à se relever.

BERTHE — Demain, tu iras un peu au jardin, d'accord ?

VICK — Oui, m'man, et puis, je chercherai après l'ail.

BERTHE, *elle l'embrasse encore*. — Comme tu voudras.
Il va pour sortir par la porte des appartements privés.

VICK — Eh, m'man ?
Il se retourne.

BERTHE — Quoi, chéri ?

VICK — Qu'est-ce que j'ai fait y a deux jours ?

BERTHE, *Vick a l'air gêné*. — Rien, t'as rien fait. Va dormir, mon ange, t'occupes pas de ces histoires.

VICK, *même jeu*. — T'es sûre, m'man, j'ai rien fait ?

BERTHE — Puisque je te le dis !

VICK — Je me rappelle plus où j'étais.

BERTHE, *elle vient l'embrasser*. — Dans le jardin, chéri, tu étais dans le jardin. Maintenant va dormir.

VICK — Peut-être qu'il croit que je suis retourné à l'école pour la voir ? Hein ? M'man ! Tu crois que c'est ça ?

BERTHE — Je sais pas, Vick, en tout cas, il ne faut pas y retourner, tu entends ? Elle n'est pas ce que tu crois. Ta place n'est plus à l'école, chéri, elle est ici, ta place, à la maison, tu comprends ?

VICK — Oui, m'man.

BERTHE — Va dormir maintenant.

VICK — Oui, Maman.

Il va pour sortir, elle revient vers la table pour finir de débarrasser.

Passant la tête à la porte.

— Eh, m'man ?

BERTHE — Quoi encore ?

VICK — Je peux dormir dans ma chambre ce soir ?

BERTHE — Comme tu voudras, mais si tu fais des cauchemars, il ne faudra pas venir pleurnicher.

VICK — Non, je ferai pas de cauchemar, m'man, j'en ferai pas.
Il sort. Elle regarde dans sa direction.

NOIR

Même lieu. La scène est dans le noir, on entend des gémissements et une chaise tomber. Dehors, il fait nuit, mais moins que dans la pièce. Après un moment, la lumière revient progressivement. On voit alors Alice assise par terre, elle sanglote, elle a du sang sur le visage, elle est à moitié rhabillée. Après un moment, Alice se lève et va jusqu'au téléphone. Elle décroche le combiné et essaye de faire un numéro qu'elle loupe. Elle essaye plusieurs fois, jusqu'à ce que Berthe entre dans la pièce. La lumière s'allume tout à fait, Alice raccroche le combiné.

BERTHE, voyant Alice. — Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ? Vous appelez qui à cette heure-ci ?

Alice sanglote toujours.

— Je vous parle ! Que se passe-t-il ? Qui étiez-vous en train d'appeler ?

Pas de réponse, Berthe se rapproche d'elle.

— Qu'est-ce que vous avez sur le visage ? Vous êtes tombée ?

Alice sanglote de plus belle.

— Arrêtez un peu, vous voulez bien. Asseyez-vous, et dites-moi ce qui se passe !

Berthe assied Alice à la table.

— Vous voulez que je vous fasse un tilleul ?

Elle fait signe que non.

— Vous êtes tombée ?

Même geste.

— C'était quoi ce numéro que vous étiez en train de faire ?

Hein ? C'était quoi ?

ALICE, entre deux sanglots. — La gendarmerie.

BERTHE — La gendarmerie ? A cette heure-ci ? Et pourquoi ça, grand Dieu ?

Silence.

— Franchement, Alice, entre nous, est-ce que vous pensez que c'est une heure pour appeler ces gens-là ?

Silence.

— Pour quelle raison vous voulez appeler les gendarmes ?
Vous devez bien avoir une raison ?

Léger silence.

— Hein ? Qu'est-ce qu'y vous arrive ?

ALICE, *même jeu.* — Laissez-moi téléphoner.

BERTHE, *empêchant la fille de téléphoner.* — Vous allez d'abord me dire ce qui se passe.

ALICE, *toujours entre deux sanglots* — Quelqu'un est entré dans ma chambre. On m'a agressé.

BERTHE — Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? Qui est entré dans votre chambre ?

Elle pleure de nouveau.

— Il n'y a personne dans l'hôtel, vous êtes la seule cliente, qui aurait pu entrer dans votre chambre ?

Alice a l'air très mal.

— Faut pas vous mettre dans des états pareils, ça sert à rien. Je vais vous faire un petit tilleul, ça vous calmera.

Berthe va faire chauffer de l'eau au micro-ondes, Alice a l'air traumatisé et égaré, elle continue à sangloter. Elle compose à nouveau le numéro.

BERTHE — A cette heure-ci tout le monde dort, même les gendarmes. Vous êtes dans une petite ville ici, toute petite.

Nouveau sanglot d'Alice. Elle revient vers Alice.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, et calmez-vous.

Sanglot, après un temps.

— Parlez-moi, Alice, s'il vous plaît.

Léger temps.

— Moi, je vais vous dire ce qui s'est passé, vous étiez complètement bourrée hier soir, complètement ratatinée, alors, vous avez fait un cauchemar et vous êtes tombée du lit, c'est

ça ? Et en tombant, vous vous êtes cogné la tête à la table de nuit, n'est-ce pas ?

ALICE — Je ne suis pas tombée de mon lit !

BERTHE — Mais voyons, Alice, c'est impossible autrement !

ALICE — J'ai mal, il faut que j'appelle, s'il vous plaît, laissez-moi !

BERTHE — Puisque, je vous répète que vous étiez la seule cliente de l'hôtel ! Qui aurait pu faire une chose pareille !

Léger temps.

— Ça n'a pas de sens.

Léger temps.

— Vous aviez fermé votre porte à clef ?

Elle acquiesce.

— Mais alors, dans ces conditions, personne ne pouvait entrer dans votre chambre.

Les yeux humides et plutôt égarée, elle regarde Berthe.

— Allons, reprenez-vous, je vous répète que vous avez fait un cauchemar, rien d'autre.

Léger temps. Le regard d'Alice se fait plus dur.

— Pourquoi vous me regardez comme ça ? Faut pas me regarder comme ça. Moi, je suis là pour vous aider.

Un temps.

— Vous êtes une drôle de fille, vous savez.

Léger temps. On entend un train lent et bruyant. Après son passage.

— Vous savez ce que c'était ? Un train de marchandises, les trains de marchandises sont toujours plus bruyants et plus lents.

Après un temps. Berthe paraît plus grave.

— Si je comprends bien, vous êtes en train de me dire qu'il pourrait s'agir de quelqu'un de la maison ! C'est ça ? C'est ce que vous êtes en train de me dire ?

Elles se fixent toujours. Après un temps.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous avancez ?

Même jeu. Après un léger temps, Berthe sert le tilleul pour Alice.

Après un silence.

— En attendant, buvez ça, je vais désinfecter votre plaie.

ALICE, *comme apeurée*. — Non ! Je ne veux pas ! Laissez-moi, ne me touchez pas !

BERTHE — Pourquoi ça ?

ALICE — Je veux que les gendarmes me voient comme ça, je veux qu'on voit ce qu'on m'a fait.

Elles se regardent.

BERTHE — Vous n'allez quand même pas rester avec ce sang sur la figure jusqu'à demain matin !

ALICE — Si !

BERTHE, *nouveau regard*. — Une jolie fille comme vous dans un état pareil, à votre âge ! C'est ridicule.

Alice commence à sangloter de nouveau.

— Puisque, je vous dis que vous êtes tombée du lit ! Vous êtes tombée du lit et vous avez cauchemardé. Moi aussi, je cauchemarde souvent, je me suis déjà retrouvée dans votre état, plusieurs fois même. Évidemment, je mettais ça sur le dos de mon mari. Je l'ai accusé une bonne dizaine de fois, je disais qu'il voulait m'assassiner, qu'il profitait de mon sommeil pour me tuer. Ce sont des choses qui arrivent, vous savez. Un peu trop d'alcool, surtout cette niole, c'est mon mari qui l'a fait, elle donne des hallucinations, vous avez fait un mauvais cauchemar et hop, vous vous imaginez des tas de choses. J'ai déjà vu ça dans le journal.

Léger temps.

— Tenez ! Une nuit, je me suis réveillée, et je me suis surprise en train de donner des coups de tête dans le mur, vous savez,

tac tac, comme ça ! C'est alors que j'ai compris, j'ai compris que j'avais été injuste envers lui, envers mon pauvre Max, qui était paisiblement en train de ronfler à mes côtés, dire que j'avais failli le faire mettre en taule. En fait ce n'était rien que du surmenage. Croyez-moi, Alice, parfois, il arrive que les cauchemars soient plus vrais que nature. J'ai eu une autre histoire, une nuit. C'était épouvantable, je croyais que quelqu'un m'avait coupé les jambes. J'ai crié ça à mon mari, j'ai dit : « Max, quelqu'un m'a tranché les jambes, réveille-toi ! » Alors, il a allumé la lumière et après avoir retiré les couvertures et le drap, il a dit : « Y sont là tes jambes, pas la peine de gueuler comme une ânesse et de réveiller tout le monde en inventant des histoires idiotes ! » Effectivement, personne ne m'avait coupé les jambes, j'avais inventé cette histoire. Mais, tant que je n'avais pas vu mes jambes, je ne pouvais pas croire qu'elles étaient là, bien entières au fond de mon lit. Il avait fallu que je les vois pour en être persuadée.

ALICE, *même jeu*. — J'ai mal, je veux voir les gendarmes, je dois appeler.

BERTHE — Puisque, je vous dis qu'ils dorment, vous irez les voir demain. En attendant, écoutez-moi, je peux vous avouer quelque chose ?

Léger silence.

— Je peux vous dire le fond de ma pensée ?

Léger silence.

— Dites, Alice, je vous parle !

Alice ne la regarde pas, Berthe la fixe.

— Vous seriez gentille de me regarder, Alice ! Vous savez, c'est difficile de parler à quelqu'un qui ne vous écoute pas !

Elle regarde Berthe.

— Ah, je préfère ça, Alice. C'est beaucoup mieux comme ça. *Après un léger silence. Elle la prend dans ses bras et lui chante une berceuse. Après un temps, Alice, se sort des bras de Berthe en*

criant.

ALICE, toujours sanglotant. — Je vous en prie, laissez moi appeler !

BERTHE — Mais, bon sang ! Vous êtes têtue comme une bourrique ! Puisque je vous dis que personne ne répondra !

ALICE — Je veux encore essayer !!

BERTHE, prend le téléphone des mains d’Alice.

— Les gendarmes sont comme tout le monde par ici, la nuit, ils dorment ! Et vous devriez aller faire pareil !

Léger temps. Alice sanglote.

ALICE — Si je ne peux pas appeler alors je dois aller les voir !

BERTHE — En pleine nuit ? Ne dites pas de bêtises ! Vous risqueriez de vous faire attaquer !

ALICE — Laissez moi passer !

BERTHE — Non, Alice, vous allez monter vous coucher et demain matin tout sera oublié !

Alice sanglote à nouveau.

Après un silence.

BERTHE — Si vous allez voir les gendarmes demain, il y aura un drame.

Alice la regarde. Silence.

— Il y aura un drame dans cette maison.

Nouveau regard.

— Vous comprenez ?

Regard intense d’Alice. Silence.

— Oui, j’ai compris, Alice, je vois, vous voulez me faire remarquer que le drame s’est déjà produit ! C’est ça ?

Léger temps.

— C’est ça ? Je comprends.

Même regard d’Alice.

— Oui, visiblement, il s'est produit.

Léger silence.

— Mais dans votre imagination !

Elles se fixent durement.

— Croyez-moi, Alice, réfléchissez à tout ça, aux conséquences. Parce qu'une erreur de votre part pourrait provoquer un autre drame, bien plus réel celui-là ! Vous comprenez ?

Alice regarde Berthe, horrifiée. Elle s'est remise à sangloter intensément mais plus ou moins en silence. Berthe considère Alice quelques secondes, puis d'un air excédé.

BERTHE — Faut vous calmer, ma petite ! D'accord ? Parce que même si vous aviez raison, vous ne seriez pas la première sur cette terre à qui ça arriverait !

ALICE, se calmant, horrifiée par ce qu'elle vient d'entendre.

— Vous dites des choses si affreuses.

BERTHE — Écoutez-moi bien. Je vais vous dire autre chose ! Ce que je vais vous raconter, je ne le raconte pas à tout le monde, je l'ai même jamais raconté à personne. C'était un soir d'hiver, en octobre, il y a longtemps de ça, je rentrais bien gentiment chez moi, je revenais de chez Monsieur le curé à qui je venais d'apporter des œufs. Et juste derrière l'église, un type m'a attrapé, un type que je connaissais, que tout le monde dans le bourg connaissait. Alors ce type m'a arraché mes vêtements, c'était en hiver. Il m'a arraché mes vêtements avant de me forcer à faire des choses dont je me serais bien passée. Il était soûl. Il puait la vinasse à deux ronds et la charogne. A cette époque, j'avais pas dix-sept ans. Quand la chose a été terminée, il est parti en me disant de me taire, parce qu'il ne s'était pas rendu compte de ce qu'il venait de faire, qu'il était soûl et qu'il me demandait pardon. Le baratin habituel, quoi ! Alors, moi, j'ai ramassé ce qu'il me restait de vêtements et je suis rentrée à la maison. Je n'ai

rien dit à personne, et pendant trois mois, je n'ai pas dormi. Parce que plus les jours avançaient, plus je me rendais compte que j'étais enceinte. Et puis, un beau jour, ma mère s'en est aperçue. Alors, je lui ai tout raconté parce que, je ne voulais pas qu'elle me batte. Ce n'était pas ma faute. Après tout, je n'étais pas une trainée. A cette époque, j'étais une gentille fille. Le soir même, ma mère annonçait la nouvelle à mon père. Mon père est venu me trouver dans ma chambre et il m'a dit d'en parler à personne. Mais, je n'avais pas attendu après lui pour me taire. Le lendemain, il est allé voir le type, le sale type, et vous savez pour quoi ? Pour lui demander de m'épouser. Tout ça parce que j'étais enceinte. Et moi, je n'ai rien eu à dire. Seulement le droit de la boucler et de passer devant le maire avec cette ordure. Mais, la façon dont tout ça s'était produit n'était pas importante. La seule chose qui intéressait mes parents, c'était de donner un père à l'enfant. Et vous savez qui était ce type ? Je vais vous le dire, ce type était celui qui depuis est devenu le père de mes enfants ! Vous voyez, Alice, je n'en suis pas morte pour autant !
Alice regarde Berthe, horrifiée et ahurie. Après un léger temps.
— Dans la vie, on ne fait pas toujours comme on voudrait. Alors, un conseil, oubliez ça. Ce qui est fait est fait. Ce qui est passé est passé, cauchemar ou pas. Ça ne changerait plus rien d'aller voir les gendarmes. Vous ne reviendrez pas en arrière. Vous ne pourrez pas empêcher le temps qui passe de tourner à votre désavantage, croyez-moi, Alice. Croyez la vieille femme que je suis. Sortez-vous ça de la tête, et retournez vous coucher.

ALICE, toujours horrifiée. — Je veux pas me coucher, je veux téléphoner, je dois téléphoner.

Léger silence, puis...

BERTHE, hors d'elle. — Vous n'en avez pas le droit ! Vous comprenez !

Alice a un mouvement de panique.

— Nous ne sommes pas seuls sur la terre ! Il y a d'autres gens autour de nous. D'autres êtres vivants qui aspirent eux aussi au bonheur, vous comprenez ? Il ne faut pas être égoïste. Ce n'est pas bien d'être égoïste. Vous comprenez ce que j'essaie de vous dire. Vous n'êtes pas le centre du monde, D'accord ? Sinon, ça se saurait. Il n'y a pas que vous qui ayez de la misère. Parce que si vous allez voir les gendarmes, vous savez ce qui va se passer ? Je vais vous le dire, il va se passer que tout va retomber sur Vick, sur mon petit ange, parce qu'il n'est pas normal ! Et parce que les deux autres n'hésiteront pas à tout lui mettre sur le dos !

ALICE — C'est faux, ils feront leur enquête.

BERTHE, *elle est un peu nerveuse.* — Non ! Je fais pas confiance aux flics. Je ne veux pas qu'on fasse de mal à mon Vick, vous entendez ?! Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur. Est-ce que vous avez compris ?

Alice et Berthe se fixent, léger temps.

— Si les gendarmes venait chercher Vick par votre faute, alors, il se passerait quelque chose de terrible !

Léger temps. Berthe a l'air plus émue.

— Vous comprenez, Alice ? Je ne veux pas qu'on amène mon petit ange en prison. Je veux pas qu'on me le mette derrière des barreaux, dans une cage. Il a tellement besoin de moi, tellement besoin de sa maman, il en mourrait. Je ne veux pas qu'on me tue mon petit ange. Je ne veux pas qu'on me le tue !

Berthe paraît plus émue encore, au bord des larmes. Alice regarde fixement Berthe, qui elle aussi a l'air toujours plus ou moins choquée. Nerveuse. Léger silence.

BERTHE — Dans le doute, vaut mieux se taire.

Alice, même jeu. Berthe est émue et anxieuse.

— En tout cas, ça ne peut pas être Vick ! Ce n'est pas lui ! Ça ne peut pas être lui !

Très léger silence.

— C'est peut-être Franck. Ça, je veux bien. Il ne va pas bien depuis quelque temps. C'est peut-être mon mari. Il est rentré tard dans la soirée. L'ennui, c'est qu'il était ivre mort et qu'il ne tenait pas sur ses jambes. Remarquez, ce n'est pas ça qui l'arrêterait.

Léger silence.

— Et si c'était un rôdeur ? Peut-être que mon mari n'a pas bien refermé la porte en rentrant ? C'est ça ! C'était peut-être un rôdeur ! C'est très possible ! Il y a beaucoup de sales types la nuit, dans cette ville. C'est ça, un rôdeur. Parce que si ce n'est pas un rôdeur, ça ne peut provenir que de votre stupide imagination !

Alice sanglote toujours doucement. Berthe regarde Alice.

— Vous devriez aller vous rafraîchir, vous avez l'air d'une victime ! Allez vous débarbouiller un peu. Ça ira mieux après.

Léger temps.

— Vous savez bien que ces choses-là, ces sensations étranges, peuvent arriver dans le sommeil. Sur le coup, on ne se rend compte de rien. On fait un rêve érotique. On s'agite un peu trop et quand on se réveille, on a ces sensations étranges, c'est normal, ça se passe tous les jours ! Tout ça est dans la nature des choses.

ALICE, regard dur, grave. — Ce dont vous parlez ne m'est jamais arrivé. Jamais !

BERTHE — Faut un début à tout ma petite. Vous avez rêvé à un beau garçon et puis vous êtes tombée sur la table de nuit. C'est pas plus compliqué que ça, pas plus compliqué.

La fille se redresse et donne l'impression de vouloir quitter la pièce.

— Où allez-vous ?

ALICE — Dans ma chambre.

BERTHE — Restez encore une minute, s'il vous plaît.

Alice se dirige vers la porte.

— Vous n'avez même pas bu votre tilleul.

Alice sort sans se retourner. Après quelques secondes Berthe s'assoit. Elle a l'air très songeuse. Elle se met à boire le tilleul d'Alice.

Après un instant, elle se lève et sort par la porte menant aux appartements privés.

NOIR

Berthe est attablait. On entend des voix dans la pièce à côté. Franck et Max entrent, Franck soutient plus ou moins son père qui a l'air encore un peu ivre.

VOIX DE MAX — Où tu m'emmènes, du con ? Dis ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

VOIX DE FRANCK — T'as chère femme veut te voir !
Ils entrent.

BERTHE, à Franck. — Assis-le !
Franck assied Max. Vers Franck
— Toi aussi, assis-toi.

MAX, vers Franck. — Qu'est-ce que je fous là, tu veux bien me le dire ?

BERTHE, vers Max. — Je vais te le dire, Max.
Elle baisse la voix comme si elle avait peur que quelqu'un entende.
— Il s'est passé quelque chose de grave. Dors pas !
Max grogne un peu et rouvre les yeux.

MAX — Quelle heure il est ?

BERTHE — Il est l'heure d'écouter !

MAX — Écouter ! Écouter quoi putain de merde !?

BERTHE — Il y a que la cliente du 33 se plaint d'avoir été agressée cette nuit, voilà ce qu'il y a !

FRANCK — Alice ?

BERTHE — Ouais !

MAX— C'est qui ça ?

BERTHE, vers le père. — Une cliente ! Une fille à qui Vick a donné la 33. Et ce qui m'embête, c'est que cette nuit, elle était la seule cliente de l'hôtel.

MAX — Et après ? Quel rapport avec moi ? Pourquoi, tu m'a réveillé, Bertha ?

Elle empoigne Max par le collet.

BERTHE — Parce qu'il y a beaucoup de chances pour que le type qui lui a manqué de respect se trouve dans cette maison !

Elle le lâche et regarde Franck.

— Voilà pourquoi !

FRANCK — Pourquoi tu me regardes comme ça ?

BERTHE, *le père a du mal à garder les yeux ouverts.* — Je veux savoir qui est monté dans sa chambre.

Elle donne une baffe dans le bras de Max qui grogne.

— Personne ne se couchera tant que je ne saurai pas la vérité !

FRANCK — Moi, je suis monté directement me coucher, alors commence pas à te faire des idées sur moi, O.K !

MAX, *à moitié endormi.* *Vers Franck, sans le regarder.*

— Trou du cul !

FRANCK, *vers Berthe.* — Y a pas besoin de réfléchir longtemps pour avoir une petite idée sur la question.

Vers son père.

— Pas vrai, p'pa ?

MAX — Toi, ta gueule !

Vers Berthe.

— Je suis pas monté à la 33, ça je le jure sur la tête de ma queue !

BERTHE, *attrape Max par le col.* — Arrête tes conneries, Max ! C'est pas le moment !

MAX — Je suis pas monté voir cette pute ! D'accord ?

BERTHE — Ne parle pas comme ça, Max ! Ou je t’assomme !
T’entends ?

MAX — Je me rappelle pas être monté, parole d’honneur !

FRANCK, *il lève la main, ironique.* — Parole d’ivrogne, oui !

MAX, *énervé contre son fils.* — Fais pas chier fils de pute ou tu vas dérrouiller !

Vers Berthe.

— Je me suis écroulé dans le canapé du salon, direct. Dès que Bébert m’a déposé devant la porte, je me suis pieuté, directement. J’avais pas la force de monter. Alors, me faites pas chier, d’accord ?

FRANCK, *vers Berthe.* — On peut savoir ce qu’y est arrivé exactement ?

BERTHE — Elle prétend que quelqu’un lui a fait des saloperies, après lui avoir tapé dessus.

MAX — C’est pas moi. D’accord ! D’abord..D’abord..il aurait fallu que je sache qui y’avait quelqu’un dans l’hôtel.

FRANCK — Pour ça, c’était facile, p’pa, il suffisait de voir qu’il manquait une clé au tableau.

MAX — Toi, tu vas t’en ramasser une, Franck !

BERTHE, *vers Max.* — Bouclez-là ! D’accord ?!!

FRANCK — Qu’est-ce qu’y te fait dire que c’est pas des blagues, m’man ? Qu’elle a pas tout inventé ? Après tout, on la connaît pas, cette fille.

MAX, *vers Franck.* — Pour une fois, t’es pas trop con, du con !
Vers Berthe.

— Ouais, qu’est-ce qu’y te fait dire que c’est pas une dingue, cette gonzesse ?

BERTHE, *vers Max*. — Sa gueule ! Elle avait la tête en sang. Et puis sa détermination à vouloir aller chez les flics, ça, j'aime pas ça ! Ça sonne pas bien à mon oreille.

MAX — A moi non plus, ça sonne pas bien.

FRANCK — On peut savoir pourquoi Vick n'est pas avec nous ?

BERTHE — J'attendais ça, Franck, tu peux me croire ! J'attendais ça de toi ! Il ne s'agit pas de Vick ! Il s'agit de toi et de ton père ! Compris ? Vick a dormi avec moi, ça te va ? Je veux savoir lequel de vous deux est monté dans cette chambre !

FRANCK — C'est toi qui es monté, Max ?

MAX — Fais pas chier, du con, ou tu vas t'en prendre une, O.K !

Berthe regarde Franck.

FRANCK — C'est pas la peine de me regarder comme ça, m'man, j'ai jamais eu besoin de ce genre de procédés pour me taper des filles. Tu sais bien que les petites femmes me tombent dans les bras comme des mouches. Et tu sais aussi que ce n'est pas le cas de tout le monde !

BERTHE — N'exagère pas trop, s'il te plaît.

MAX, *réagissant à ce que vient de dire Franck*. — C'est de moi que tu parles, du con ?

BERTHE, *à Franck*. — On sait pourquoi, elles te tombent dans les bras, Franck, ça te coûte assez cher, pas vrai ?

MAX, *vers Franck*. — De qui tu parlais, Franck ?

FRANCK, *vers la mère*. — Ça, c'est ce que tu crois, m'man !

BERTHE — A part la Clément, je ne vois pas qui pourrait te tomber dans les bras comme une mouche.

Franck ricane jaune.

— En vérité, Franck, depuis que ta petite t'a quitté, tu n'es plus le même, voilà ce que je crois.

Franck paraît excédé.

MAX — Comment j'aurais pu monter jusqu'en haut ? Je tenais pas debout en arrivant.

Vers Berthe.

— Pas vrai, minette, que j'aurais jamais pu ?

BERTHE — J'en sais rien, mais ne m'appelle pas minette, abruti ! Ça me tape sur les nerfs !

Franck se lève.

— Où vas-tu ?

FRANCK — Me coucher, j'ai des bêtes à tuer demain matin.

BERTHE — Personne ne t'a dit de partir, Franck !

FRANCK — Je suis fatigué !

BERTHE — Tout le monde est fatigué ! Reste ici !

FRANCK — Je n'ai pas envie de passer la nuit là-dessus.

BERTHE — Pourtant, il faudra bien que quelqu'un crache le morceau !

FRANCK — Puisque je te dis que je n'ai rien à voir là-dedans !

MAX — Moi non plus.

BERTHE, *mielleuse* — Mais si c'était le cas, Franck, tu le dirais à maman, pas vrai ? Parce que tu sais bien que cette histoire resterait entre nous. Tu le sais, ça ? Hein ? Assis-toi encore une minute, chéri, assis-toi.

Franck, sceptique, se rassoit.

— Peut-être que tu es monté sans t'en apercevoir. Peut-être que tu ne voulais pas lui faire du mal, à cette fille. Des fois,

on fait des choses sans s'en rendre vraiment compte.

FRANCK — Oui, et sans m'en rendre compte vraiment, j'ai frappé cette fille comme un malade avant de la baiser. C'est tellement banal comme exercice, je fais ça tous les jours, m'man.

BERTHE — Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

MAX, *vers son fils*. — Pourquoi t'as fait ça, Franck ?
Franck les regarde quelques secondes.

FRANCK, *agacé, rentrant dans le jeu du père*. — J'avais besoin de me dégourdir un peu les jambes. J'arrivais pas à dormir. Alors, d'un seul coup, je me suis dit, tiens, si j'allais me baiser cette fille de la 33 et lui mettre une raclée au passage ! Après avoir passé un petit moment avec elle, j'allais peut-être pouvoir dormir, voilà, voilà ce que je me suis dit.

BERTHE — Et tu es monté là-haut !

FRANCK, *ironique*. — Évidemment, m'man, que je suis monté.

MAX — Tu vas aller en taule, Franck, voilà ce qui va se passer !

BERTHE, *trouvant l'occasion trop belle*. — Je t'interdis de lui parler comme ça, Max ! Il ne s'est pas rendu compte ! Pas vrai, chéri ?

FRANCK, *même jeu*. — Oui, c'est vrai, m'man.

BERTHE, *vers Max*. — Il ne voulait pas lui faire du mal.

FRANCK, *même jeu*. — Non, je voulais pas.

BERTHE, *à Franck*. — Maman va s'occuper de toi, mon ange, on va te trouver un bon avocat pour te sortir d'affaire, pas vrai, Max ?

MAX — Avec quels sous on va faire ça ?

BERTHE, *vers Max*. — T'occupe pas !
Vers Franck.

— On va trouver une solution. Et en attendant que tout soit réglé, maman sera toujours présente, tu peux compter sur moi.

MAX — Ouais, on t'apportera des bananes.

BERTHE, *vers Max*. — Va me chercher cette fille au lieu de dire des conneries !

MAX — Pourquoi moi ?

BERTHE — T'occupe ! Fais ce que je te dis ou tu vas dérouiller ! T'entends ?

Max se lève en grognant et en titubant à moitié.

— Dis-lui de descendre tout de suite !

Max disparaît avec difficulté côté réception. Pendant ce temps, Franck et Berthe se regardent. Elle a l'air plutôt compatissante. Lors des répliques qui suivent, Franck aura l'air ému et emprunt d'une certaine tristesse. Après un silence.

BERTHE — C'est pas ta faute, chéri, tu étais un peu perturbé ces derniers temps. Te tracasse pas, on va arranger ça.

FRANCK — Je me tracasse pas, m'man, ça me fait tellement plaisir de te rendre ce service, et puis de t'entendre m'appeler « chéri », tu comprends ?

BERTHE — Oui, c'est que je t'aime, Franck. Mais avec tous les problèmes que j'ai ici, c'est pas toujours facile de dire ces choses-là.

Regards.

FRANCK — Je comprends, M'aman.
On entend un train passer.

BERTHE — Tu veux que je te fasse quelque chose de chaud ?

FRANCK — Non, t'embête pas pour moi.

BERTHE — Ça ne m'embête pas Franck. Tu es sûr ?

FRANCK — Certain.

Silence.

BERTHE — Et puis, on ne sait jamais, peut-être que de te voir comme ça en face d'elle à regretter ton geste...

FRANCK — Oui, tu as raison, m'man, elle peut avoir pitié de moi.

BERTHE — Oui.

Léger silence. Regards.

— En tout cas, ça pourrait faire retomber sa colère.

Très léger silence.

FRANCK — Sans aucun doute.

Très léger silence.

BERTHE — Il faudra reconnaître les faits, Franck. Tu comprends ?

Même jeu.

FRANCK — Je comprends.

Même jeu.

BERTHE — Ça, c'est très important. Et te trouver des circonstances atténuantes. Pour ça, je t'aiderai.

Même jeu.

FRANCK — Merci, m'man.

Même jeu.

BERTHE — Il faudra lui demander pardon.

FRANCK, *l'air sérieux.* — A genoux ?

BERTHE — Ne dis pas de bêtises, Franck. Dans ces cas-là, vaut mieux ne pas trop en faire.

Très léger silence.

— Si tu as envie de pleurer, pleure ! Ça, ça pourra peut-être l'émouvoir. Mais, te force pas, sois naturel.

FRANCK, *il respire profondément, comme quelqu'un qui a un rendez-vous important.*

— Si je pleure, ça ne fera pas trop ?

BERTHE — Pas si tu es sincère.

Même jeu.

FRANCK, *nerveux.* — Je vais essayer, m'man.

BERTHE, *remettant le col de Franck.* — Arrange-toi un peu, donne-toi un coup de peigne.

FRANCK — Oui, tu as raison.

Elle va chercher une brosse à cheveux.

BERTHE — Laisse moi faire !

Elle commence à brosser Franck. Après un instant.

— Ils en mettent du temps !

FRANCK — Oui, je suis très nerveux, m'man.

BERTHE — C'est normal, mon chéri.

Elle a fini de peigner Franck, elle l'embrasse sur la joue. Lui, ne bouge pas d'un cil. Elle va se rasseoir et se met à tapoter sur la table, impatiente.

— Si je m'étais occupée un peu plus de toi, probable que tout ça ne serait jamais arrivé.

FRANCK — Ne dis pas de bêtises, m'man.

BERTHE — J'ai ma part de responsabilité Je n'ai pas fait ce qu'il fallait. En fait, tu étais très fragile et moi je ne m'en suis jamais vraiment rendu compte.

FRANCK — Ne culpabilise pas, m'man, ça servirait à rien.

BERTHE — Oui, je sais, viens, viens, mon petit, viens, viens sur mes genoux.

Il s'approche d'elle, elle l'embrasse sur le front et le tire vers elle, il s'assoit sur ses genoux.

— Là, comme ça. C'est vrai, quand j'y repense, des fois, quand tu étais tout petit, tu cherchais toujours à te coller contre moi. Et moi je me rendais pas compte. Je ne faisais pas attention. Et puis, je n'avais jamais le temps, j'avais trop de travail. J'ai toujours eu trop de travail. Toi, tu manquais d'affection et je ne voyais rien.

Elle a l'air ému.

— Tu comprends ?

FRANCK, *l'air ému.* — Oui.

BERTHE, *après un léger temps.* — Bon Dieu, ils en mettent un temps ! Faut pas huit jours pour descendre trois étages !

FRANCK, *après un léger silence.* — Dis-moi, m'man ?

BERTHE — Quoi, mon petit ?

FRANCK — L'histoire de l'hôpital, c'était vrai ?

BERTHE — Quelle histoire ?

FRANCK — L'histoire de... de l'échange...

BERTHE — Non, bien sûr que non, Franck ! Bien sûr que non. J'ai dit ça sous la colère. Et puis, tu comprends, je suis tellement fatiguée ces derniers temps que ça me rend susceptible.

Elle l'embrasse.

— Mon pauvre petit, qu'est-ce que tu as fait, mon tout petit à sa maman ?

FRANCK — Sur le coup, j'ai eu beaucoup de peine.

BERTHE — De peine ? Pourquoi ?

FRANCK — Pour l'histoire, l'histoire de l'hôpital.

BERTHE, *se souvenant*. — Ah oui, je sais, chéri. Pardonne-moi, je suis idiote des fois.

FRANCK — Ne dis pas ça, m'man, tu es une des femmes les plus intelligentes que je connaisse.

BERTHE, *elle l'embrasse de nouveau*. — Mon petit Franck, mon tout petit.

A ce moment, on entend Max et Alice arriver, Franck se lève et retourne à sa chaise. Ils entrent. Alice est grave et fatiguée, elle a toujours du sang sur la figure, Berthe se lève.

MAX, *vers Alice, il montre Franck*. — Voilà, c'est lui qui a fait le coup, c'est celui-là !

BERTHE, *mielleuse*. — Vous allez mieux ?

Pas de réponse de Alice. Faisant les présentations comme si de rien n'été.

— Voici mon mari, Max.

MAX, *vers Berthe*. — Je trouvais plus la chambre.

BERTHE — Et Franck, mon fils que vous connaissez déjà.

Elle fait signe de s'asseoir. Puis vers Alice.

— Vous voulez bien vous asseoir.

Alice s'assoit, les autres suivent.

BERTHE, *embarrassée*. — Voilà, Franck, mon fils... vient de nous avouer être monté dans votre chambre...

Léger silence, Alice regarde Franck.

— Il est... désolé, complètement désolé pour ce qui s'est passé, pas vrai, Franck ?

Franck acquiesce sans état d'âme, ou presque ironique.

— Il a eu...

Elle regarde Franck.

— Comment on pourrait dire ? Un moment d'égarement, et il est monté dans votre chambre sans même vraiment s'en rendre compte, hein, Franck ?

Il acquiesce, même jeu.

— Il a eu comme qui dirait un coup de béguin pour vous et...et il ne sait pas rendu compte. De plus il souffre parfois de somnambulisme, ça lui est déjà arrivé.

FRANCK — Qui ça, M'man ?

BERTHE — Je parles de toi Franck !

FRANCK — Ah oui.

BERTHE — Alors on se disait que... s'il vous faisait des excuses, peut-être que... vous les accepteriez.

Léger silence.

— Et on se disait aussi qu'en échange de quoi, on pourrait peut-être vous donner... une sorte de dédommagement...

Silence, tout le monde se remet à regarder Alice, qui est au bord des sanglots.

— Il regrette beaucoup vous savez.

Vers Franck.

— Pas vrai, Franck ?

FRANCK, regardant sa mère. — Oui, beaucoup.

Après un moment, Alice fixe Franck.

ALICE, très troublée. — Pourquoi ? Pourquoi vous avez fait ça ?

FRANCK — Pour faire plaisir à ma mère.

BERTHE — Quoi ?

FRANCK, grave. — Mon père était trop soûl pour monter là-haut, mon frère est un parfait petit ange incapable de faire le moindre mal à une mouche, il ne reste plus que moi. Et puis,

il faut bien un coupable, pas vrai, m'man ? Si vous voulez, je serai celui-là.

BERTHE — Mais bon Dieu, Franck, qu'est-ce que ça veut dire ? Tu as bien avoué tout à l'heure, ton père est témoin.

MAX — Oui, j'ai tout entendu.

FRANCK — Ça faisait tellement plaisir au père que ce soit moi, et à toi que ce ne soit pas Vick, que je n'ai pas pu résister. Je suis désolé, Alice, j'ai bien essayé, mais devant vous, je n'y arrive pas.

MAX — Faut pas se rétracter, Franck ! Pas avec ses parents, c'est pas joli joli de faire des trucs pareils, c'est pas poli.

ALICE, *elle le fixe, troublée et dure.* — Vous êtes monté dans ma chambre, vous m'avez aidé à ouvrir la porte et vous êtes partis. Est-ce que vous êtes revenu ?

FRANCK — Non, Alice, ce n'est pas moi, je suis désolé.

BERTHE, *elle éclate, l'air désespérée. Elle pleurniche.*

— Menteur ! Pourquoi est-ce que tu mens, Franck ! Tu as avoué toute l'histoire !

MAX — Oui, j'étais là, t'as tout avoué ! T'as craché le morceau, Franck ! Faut pas se rétracter, ça se fait pas, ducon !

BERTHE — Tu n'as pas dit que tu étais monté lui ouvrir la porte Franck. Tout se tient.

FRANCK, *vers la mère.* — La serrure de la 33 ne fonctionne pas bien, Je suis juste monté voir si tout aller bien et j'ai vu qu'Alice n'arrivait pas à ouvrir la porte, je l'ai aidé, rien de plus ! Je dormais quand tout ça est arrivé, mais je suis prêt à te rendre service, m'man. Rien que pour toi. Je suis d'accord de payer pour celui qui est monté.

MAX — Tu joues pas le jeu, Franck !

BERTHE, *désignant Alice.* — Et elle ? Tu crois qu'elle sera d'accord ?

Alice a l'air de vivre un cauchemar. Berthe regarde Alice comme si elle attendait une réponse.

— Après tout l'important c'est que quelqu'un paye, pas vrai ?

ALICE, *après un léger temps, elle se lève.* — Je vous trouve tous plus répugnants les uns que les autres !
Elle va vers la sortie, côté réception.

BERTHE — Attendez encore un peu, s'il vous plaît, une petite seconde.

Alice s'apprête à sortir.

MAX, *vers Alice.* — Faut pas nous parler comme ça, ma petite ! Sinon, ça va pas aller !

BERTHE, *vers Max, elle va vers la fille.* — Toi, la ferme !
Vers Alice.

— Je vous en prie, restez encore un peu.
Elle lui prend le bras.

ALICE, *horrifiée. Par un mouvement brusque elle se libère le bras.*
— Laissez-moi !

BERTHE — Où est-ce que vous allez comme ça ?

ALICE — Je vais faire mon sac et après j'irai voir les gendarmes.

BERTHE — Vous êtes bornée, puisque je vous dis qu'ils dorment. Ils ne vous ouvriront pas.

ALICE — Je vous jure qu'ils m'ouvriront, même si je dois réveiller tout le pays, ils m'ouvriront !
Elle sort, les trois regardent vers la porte.

NOIR

Quelques jours plus tard, ils ont changé de vêtements, Vick et Franck sont attablés, Berthe s'active à faire à manger. Franck cire ses chaussures et Vick casse des noix.

BERTHE, vers Franck, sèche. — Combien de fois je t'ai dit de ne pas cirer tes chaussures sur la table, Franck !

FRANCK — J'ai presque fini.

BERTHE — Ma parole, tu te crois dans un cirque !

VICK, après un léger temps, à Franck. — Pourquoi tu cires tes chaussures ?

FRANCK — Pour qu'elles brillent !

VICK — A cause du sang ?

FRANCK — Ça te regarde ?

BERTHE, vers Franck. — Tu l'as déjà tué ?

VICK — Oui, m'man ! Après, il a mis les morceaux dans le congélateur. Moi aussi je veux découper de la viande plus tard, quand je serai grand. La viande et aussi les os, ça me plaît m'man !

BERTHE — On verra ça, Vick.

VICK — Ca me plaît comme métier.

BERTHE — Demain, je ferai des jarrets de porc.

VICK — C'est pour Alice que tu fais à manger, m'man ?

BERTHE — Oui, mon ange.

VICK — Tu sais, je l'aime bien, Alice.

BERTHE — Je sais, chéri.

VICK — Je pourrai la voir tout à l'heure ?

BERTHE — Maman préfère pas.

VICK — C'est quand que je pourrai la voir ?

BERTHE — Plus tard, chéri.

la sonnette de la porte de la rue retentit. Berthe vers Vick.

— Va voir qui c'est.

Vick va pour aller vers la réception quand la porte s'ouvre, apparaît Max avec un journal.

MAX — Écoutez ça, c'est en gros à la page 4 !

Il lit.

— « L'héritière disparaît, Mlle Alice Delcroix, qui se rendait à Bucquoy pour des formalités concernant un héritage, a disparu depuis le 22 de ce mois. Effectivement, depuis cette date, personne n'a revu la jeune femme. C'est Mme Dupuis, une amie de la tante de cette dernière qui a donné l'alerte. Le jour de sa disparition, Alice Delcroix était habillée..

Il passe dessus.

— ...Nanana..., pour toute informations sur cette jeune femme, contacter de toute urgence votre poste de gendarmerie ou de police le plus proche. »

VICK — Elle a pas disparu, elle est chez nous !

BERTHE — Tais-toi, Vick ! Faut rien dire.

VICK — Nous, on sait où elle est, hein, m'man ?

BERTHE — Oui.

VICK — Pourquoi qu'elle reste ici ?

BERTHE — Elle va pas rester, mon ange.

MAX, *lisant toujours.* — Vick ! Sers un verre de rouge à ton père, au lieu de dire des conneries.

BERTHE — Toi, tu ferais mieux d'arrêter de boire !

MAX — J'ai soif.

VICK — Tu veux un verre d'eau, P'pa ?

MAX — Qu'est-c'qu'il est con ce môme !

BERTHE — La ferme, Max !

FRANCK — Eh, m'man ! On peut te poser une question ?

BERTHE — Quoi ! Qu'est-ce que tu veux ?

FRANCK — On peut savoir ce que tu comptes faire d'elle ?

BERTHE — Arrête de nous embêter avec ça, Franck ! Je réfléchis à la question, figure-toi ! J'attends pas après toi pour trouver une solution. Et d'ailleurs, l'autre jour, si tu étais resté sur tes aveux, on n'en serait peut-être pas là à l'heure qu'il est !

FRANCK — Puisque ce n'était pas moi, m'man.

BERTHE — Aujourd'hui, elle t'aurait pardonné et tout serait rentré dans l'ordre.

VICK — Hein, m'man, que c'est pas moi qu'ai fait ça ?

BERTHE — Mais non, chéri.

FRANCK — Peut-être aussi que je serais en taule, qu'est-ce que t'en dis ?

BERTHE — T'es mal pris avec rien, Franck !
Franck ricane légèrement.

VICK — Je pourrais pas aller chercher des escargots, m'man ?

BERTHE — Des escargots ? Quels escargots, Vick ?

VICK — Dans le parc, je voudrais bien aller en chercher. J'aime bien manger des escargots, m'man.

BERTHE — Il a pas plu depuis deux mois, chéri. Comment tu pourrais trouver des escargots par ce temps ?

FRANCK — Mme Clément n'est pas un escargot, Vick ?

BERTHE, *vers Franck*. — Toi, on t'a pas sonné !
Vers Vick.

— Ce n'est pas du temps à escargots, chéri. Les escargots sortent quand il pleut, il ne pleut pas, mon ange.

MAX — Qu'est-ce que tu fais, Vick ? Je t'ai demandé un verre de vin, je t'ai pas dit de jouer avec la bouteille !

VICK — J'arrive pas à l'ouvrir.

MAX, *vers Vick*. — C'est pourtant pas compliqué d'ouvrir une bouteille, ducon ! Je t'ai déjà montré un million de fois comment on faisait ! Donne-moi ça !

BERTHE, *vers Max*. — T'arrête de le bousculer !

MAX, *vers Vick*. — Donne-moi cette bouteille !
Il la lui arrache des mains.

VICK — Faut pas me bousculer, papa ! Hein, m'man, qu'y faut pas ?

BERTHE — Oui, chéri.

FRANCK, *vers Vick*. — Pauvre petit ange.

BERTHE — Merde, Franck !

MAX, *il débouche la bouteille*. — Voilà comment on fait, petit, t'as pigé, ce coup-ci ? C'est rentré dans ta petite tête ?

VICK — Des fois, je sais le faire, p'pa, mais pas aussi bien que toi.

BERTHE — C'est normal, chéri, ton père a l'habitude, c'est un professionnel.

Max regarde Berthe durement.

VICK — Je peux te servir, p'pa ?

MAX, *il se sert.* — Pour que tu m'en foutes la moitié par terre !

VICK — Je voudrais te servir !

Vick prend la bouteille que Max a posé et il remet du vin dans le verre à ras bord, il en renverse.

MAX, *énervé.* — T'as fini ton bordel, abruti ! Regarde-moi ça, t'en as mis partout ! Vire-moi ce même de mes pattes, Berthe ! T'entends ! Vire-moi ce con !

BERTHE — Un jour, c'est ta grande gueule que je vais virer, Max ! Tu peux me croire !

Vers Vick.

— Viens ici, toi ! T'approche pas de lui.

Vick va vers Berthe.

— Viens là, oublie-le, Vick, fais comme s'il était pas là !

FRANCK, *ironique.* — Oui, mais il est là.

Max regarde vers Franck.

BERTHE, *vers Vick.* — Reste à côté de maman, il ne t'arrivera rien. Tu comprends, chéri ? Laisse tomber ce sale type.

MAX — On peut rien lui dire à ce même ! C'est pas croyable !

BERTHE — Non, on ne peut pas !

MAX — Et pourquoi ? On peut savoir pourquoi ?

FRANCK, *ironique.* — Parce que c'est de la rage.

BERTHE, *vers Franck.* — Non, abruti !

Vers les deux.

— Parce que je réfléchis !

Léger temps, Vick casse ses noix..

MAX — Arrête deux minutes, Du con ! On s'entend plus !

BERTHE, *vers Vick*. — Tape moins fort, chéri.

VICK — Je casse mes noix, m'man, je fais rien de mal.

MAX, *agacé*. — Les miennes aussi, tu me les casses !

BERTHE — Tu peux pas lui foutre un peu la paix à ce gamin, non !

FRANCK, *vers Vick*. — Tu es aussi en train de casser la table, mon ange.

BERTHE, *énervée, montrant Franck*. — Ton fils commence à me taper sur les nerfs, Max ! J'aimerais que tu le lui dises. J'aimerais bien que tu le remettes un peu à sa place celui là au lieu de ne penser qu'à boire...

Elle montre Vick.

— ...Et à maltraiter ce pauvre petit ange. !

MAX, *vers Franck*. — T'as entendu, Du con ? Écoute ta mère au lieu de lui taper sur les nerfs !

FRANCK — Quelle mère, Max ?

MAX — Comment .ça, quelle mère ? Celle-là ! Celle qui t'a mis au monde !

FRANCK — C'est pas ce qu'elle dit.

BERTHE — Ca va, Franck, fait pas le malin.

MAX — Fous-toi pas de moi ou tu vas dérouiller, Franck !

FRANCK — C'est toi qui va me dérouiller, Max ?

MAX, *menaçant*. — Quoi ! Tu vas pas me répondre comme ça, tu entends !

Il se lève.

— C'est pas un merdeux qui va me parler comme ça dans ma

maison ! T'as compris, Franck ?

Max, menaçant, a sorti son cran d'arrêt.

— Ou alors, je vais te broyer ta gueule !

VICK — Maman, j'ai mal à la tête !

BERTHE — Ça suffit, Max !

MAX — C'est pas un tueur de vaches qui va faire la loi ici !
J'en ai descendu des plus costauds que toi, mon branleur !
T'as pigé ?

VICK, *il a peur.* — Maman !!

BERTHE, à *Max.* — Arrête avec ça, Max, range-moi ce couteau ! Tu fais peur au gamin !
Berthe repousse Max dans son coin.

MAX — C'est pas un trou du cul qui va me donner des leçons !
Tu as saisi, peigne-cul !

FRANCK, *qui n'a pas bougé, ironique, vers son père.*

— Tu as été très impressionnant, Max ! Très poli et très convaincant.

MAX, *prêt à recommencer.* — Quoi !

BERTHE — Ça suffit maintenant ! La ferme !! On a des choses plus graves sur les bras !

VICK — J'aime pas ça, m'man, j'aime pas ça.

BERTHE — Oui, c'est fini, chéri, c'est fini.

VICK, *Max se sert à boire en regardant Franck.*

— C'est toi qui t'énerves tout le temps, m'man, après, ça met de l'électricité dans la tête du père et après, il devient rouge fou ! Pourquoi tu t'énerves, m'man ?

BERTHE — Je sais, mon ange, mais maman est fatiguée, tu

comprends ? Avec toutes ces histoires, je suis épuisée. Je te demande pardon.

MAX, à *Franck*. — Parce que quand tu emmerdes ta mère, c'est moi qui trinque, Franck, tu comprends ! C'est moi qui trinque !

BERTHE, vers *Max*. — Arrête !! Parlons d'autre chose, tu fais peur au petit, je te dis !

MAX, toujours sur son idée.

— Faut par me parler comme ça à moi, je suis pas n'importe qui, et je sais parfaitement ce que j'ai à faire.

BERTHE, vers *Franck*. — Va porter à manger à la fille.
Berthe pose le plateau sur la table.

VICK, pendant que *Max reprend brutalement le journal pour le lire*.
— Je veux le faire, m'man, je veux lui porter à manger.

MAX — Je suis gentil, mais y a des limites.

BERTHE, vers *Vick*. — Tu sauras pas, chéri. Laisse Franck s'en occuper.

VICK — Si, je saurai le faire, m'man.

BERTHE — Tu iras ce soir, d'accord ?

Vick boude, Franck prend l'assiette que Berthe lui désigne. Vers Franck.

— Ferme la porte derrière toi et arrange-toi pour qu'elle ne braille pas.
Franck sort.

NOIR

*On entend un train dans le noir. Quelques heures plus tard.
Ils sont à table, Vick entre dans le salon et vient s'asseoir à table..*

BERTHE, vers Vick — Alors, elle a mangé ?

VICK — Non, elle n'a pas mangé, m'man.

BERTHE — Tu as été long chéri.

MAX, vers Berthe. — Donne moi ma soupe !

VICK — T'as fait de la soupe, m'man ?

BERTHE — Oui, ça va te faire du bien !

VICK — Ça me plaît pas de la soupe.

BERTHE, elle le sert — Pour une fois, ça te fera du bien au ventre.

MAX, sortant de sa lecture. — Et nous, on mange ou on mange pas ?

BERTHE — Ça vient, Max, j'ai que deux bras !
Elle le sert.

MAX — Et moi, j'ai de la ferraille à aller porter demain matin.

BERTHE, vers Vick — Elle ne t'a rien dit ?

VICK — Qui ?

BERTHE — Et bien Alice !

VICK — Moi je lui ai parlé gentiment. Je lui ai fait des petits massages comme je te fais à toi des fois..

La mère paraît un peu gênée.

— ..pour pas qu'elle soit crispée. Et puis, je l'ai un peu maquillé. Elle était contente. je lui ai brossé les cheveux. Toi aussi, tu aimes bien quand je te mets du rouge au lèvres, hein, m'man ?

BERTHE — Oui mon chou, mange !

VICK — Je me suis bien occupé d'elle. Je lui ai caressé les cheveux et je lui ai raconté des histoires.

BERTHE — C'est bien mon chou.
vers Max.

— Au fait Max ! T'avise pas à nous revenir dans une semaine, t'entends ? Et puis, je voudrais bien que tu me ramènes un peu d'argent cette fois.

MAX — J'ai presque rien à vendre, comment je pourrais ramener de l'argent ?

BERTHE — T'arrête pas dans les bars, tu ramèneras quelque chose !

FRANCK, *il ricane* — Ouai, ça changerait un peu .

MAX — Boucle là, Franck ! Au lieu de ramener ta gueule tu ferais mieux de ramener ta paye ! Ça éviterait à ta mère qu'elle me casse les pieds !

Vers Berthe

— Un jour, je t'amènerai avec moi, Berthe, et tu verras. Tu verras ce que c'est que ce boulot !

BERTHE, *vers Max* — N'essaie pas de me vendre ta salade !
Franck fait tomber le verre que Max venait de reposer sur la table.

MAX, *vers Franck* — Abruti ! Crétin ! Mais regarde-moi ce con !

FRANCK — T'as combien de verre de pinard Max ?

VICK — J'ai quelque chose à te dire m'man....
Elle répond pas.

MAX, *vers Franck* — C'est pas permis d'être aussi couillon !

VICK — Eh, m'man ! J'ai quelque chose à te dire !....

BERTHE, *elle regarde Max agacé.* — Oui ! Quoi ?

Vers Vick

— Qu'est-ce qu'il y a chéri ?

VICK — J'ai pris des initiatives m'man.

MAX, *vers Berthe* — Putain de gosses !

BERTHE, *tout en regardant Max* — C'est bien chéri.

VICK — On va se marier M'man.

BERTHE — Vous allez quoi ?

VICK — On va se marier.

BERTHE — Tu vas te marier ? Avec qui Vick ?

VICK — Avec Alice.

BERTHE — Avec Alice ?

Franck qui manche manque de s'étouffer.

VICK — Oui m'man ! Elle est d'accord ! Elle a dit qu'elle voulait bien se marier avec moi, m'man, mais qu'avant ça, il fallait qu'elle demande à sa mère. C'est normal, m'man, hein ?

BERTHE — Très bien chéri, nous verrons ça une autre fois !

FRANCK, *moqueur* — Oui, on pourrait faire un grand mariage avec tous les gens du quartier et la gendarmerie la plus proche.

BERTHE — La ferme Franck !

FRANCK, *il ricane* — Et pour la noce on pourrait organiser ça dans la première prison venue...

Il rit de bon cœur.

BERTHE — On t'a dit de la fermer Franck !

VICK — Il est jaloux, pas vrai m'man ?

BERTHE — Pour sûr chéri qu'il est jaloux ! Il serait même pas capable de plaire à une truie !

FRANCK — Très aimable m'man !

VICK — C'est normal, hein m'man qu'elle demande à sa mère ?

Franck rit encore en se retenant de ne pas exploser de rire.

MAX — Y'avait que toi, Berthe pour me faire des gamins aussi cons ! C'est pas possible !

BERTHE — Je les ais pas fait tout seul, Max ! Tu te rappelles plus ? On peut même dire que tu m'as donné un sacré coup de main ce soir là derrière l'église. Tu as oublié, Max ?

MAX — Salope !

BERTHE, *elle se lève et s'approche de Max.* — Pardon, Max ?

Qu'est-ce que t'as dit ?

tout le long du petit monologue qui suis, elle lui tape dessus violemment.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Espèce d'enfoiré !! Qu'est-c'que tu viens de dire, Max ? Sale fumier !!! Je vais te tuer, Max !! Je vais te balancer sous un de ces putains de trains, Max !!! Voilà comment tu vas finir, enfoiré !!!

VICK, *essayant de les séparer, désespéré.* — Arrête, Maman ! Arrête ! Tu me fais mal à la tête ! Tu me fais mal à la tête !! Arrête, Maman !!! J'ai mal à la tête !!

MAX — T'es cinglé, ma vieille !

BERTHE, *vers Franck toujours agressive* — Quant à toi Franck, tu as intérêt à arrêter tout de suite ton cinéma ! Tu m'as compris ??

FRANCK — Bien reçu m'man, c'était juste pour rigoler un peu m'man !

VICK — J'ai mal à la tête m'man !!!!

BERTHE, *essoufflée, arrête et enlace Vick.* — Voilà, c'est tout. Maman arrête. Pardon, chéri.

Vers Max.

— Tu as de la chance que le petit était là, Max ! Tu as beaucoup de chance.

MAX — Si on peut plus rien dire sans que tu prennes la mouche..

FRANCK — Sacrée mouche !

Il fait un geste l'air de dire qu'il arrête de plaisanter.

MAX, *regarde par terre le vin renversé.*

— Y'a du pinard partout maintenant. Ne fais plus jamais ça, Berthe !

BERTHE — Insulte moi encore et tu vas voir ! La prochaine fois, je ne rigolerai plus !

VICK, *au bord des larmes.* — Ça me plait pas, m'man, quand tu fais ça ! Ça me plait pas !

BERTHE, *reprenant encore sa respiration.* — Pardon, mon ange. Je te demande pardon.

VICK, *même jeu.* — Je veux plus que tu te battes avec papa, m'man ! Je veux plus !

BERTHE — D'accord, mon chou, d'accord. Promis. Oublie ça. *Elle sert Vick.*

— Pardon, mon trésor.

VICK — Moi, ça me rend triste quand vous vous bagarrez et ça me fait mal à la tête !

BERTHE — On s'est pas bagarré, mon ange. C'était juste une petite dispute de rien du tout.

MAX, *pas convaincu*. — Tu parles !

VICK — Tu le feras plus, M'man ?

MAX — ..On patauge dans le pinard, maintenant !

FRANCK — T'as qu'à boire de la flotte !

MAX — Pauvre con !

On entend la sonnette de la porte de la rue retentir. Tous les quatre dressent la tête.

BERTHE — Qui ça peut êtres à presque... sept heures ?
puis, presque aussitôt, on entend frapper sèchement à la porte, ils se regardent.

— Va voir qui c'est Franck !

Franck obéit.

VICK — Elle a dit qu'elle reviendrait demain m'man.

BERTHE — Qu'es-c'que tu dis chéri ?

VICK — Elle reviendra demain m'man ou alors dans deux jours.

BERTHE, *vers Vick* — De qui tout parles Vick ?

VICK — D'Alice, M'man !

BERTHE — Tu as fais quoi chéri ?

VICK —Je l'ai laissé filer par derrière m'man, pour qu'elle demande à sa mère pour..... Elle est partie par la voix de chemin de fer.

BERTHE, *catastrophée* — Pauvre malheureux.

VICK — Elle va revenir m'man, elle l'a juré..

FRANCK, *revient dans le salon*. — C'est les gendarmes, ils veulent te parler, m'man.

BERTHE, *en regardant Franck.* — Dieu tout puissant !

NOIR

C'est la nuit, la scène n'est que très légèrement éclairée, après un moment, on entend arriver des gens. Ils entrent par la porte du jardin. Ils allument la lumière. Malgré leurs accoutrements de basse besogne, on reconnaît Berthe, Max et Franck. Ils enlèvent leurs manteaux ou cirés... Max prend une bouteille, un verre et s'assoit à la table, Franck s'assoit également, Berthe se rince le visage. Dans cette scène, on doit nettement sentir que les rapports entre Berthe et Franck ont encore changé.

BERTHE — Je ferais pas ça tous les jours, pouvez me croire !

FRANCK — Je crois bien qu'il y avait quelqu'un dans cette voiture, m'man !

BERTHE — Mais non, chéri, oublie ça, tu veux.

MAX, *Berthe se fait un tilleul.* — Moi, je dis que le canal, c'était pas une bonne idée !

BERTHE — C'était mieux que la décharge.

FRANCK — Je suis sûr que ce type nous a vu, m'man ?

BERTHE, *gentiment.* — Je te répète qu'il n'y avait personne dans cette voiture, mon ange. Et puis, d'ailleurs, il faisait trop noir. Faut pas t'en faire, chéri.

FRANCK — Quand même, une voiture à cette heure-ci au bord du canal, c'est pas normal.

MAX — Tu vas pas nous chier une pendule, Franck ! D'ailleurs, tout ça, c'est de ta faute ! Si tu avais fait ton boulot !

BERTHE — Toi, tu ne lui parles pas comme ça, d'accord ?
Vers Franck; rassurante.

— C'était des amoureux, chéri, rien de plus.

MAX — N'empêche, à la décharge abandonnée on aurait rencontré personne, Berthe, seulement des rats.

BERTHE, *passage d'un train.* — En tout cas, je suis pas fâchée que tout ça soit fini.

FRANCK — Qu'est-ce que tu vas dire à Vick, m'man ?

BERTHE — Te tracasse pas pour ça, je lui parlerai demain matin.

Après un léger silence. Vers Max.

— Tu es sûr de bien avoir attaché la pierre, au moins ?

MAX, *un peu vexé.* — Tu me demandes si j'ai bien attaché la pierre ?

BERTHE — Oui, je te le demande ! J'ai besoin d'en être sûre ! Je te demande si tu as bien attaché la pierre !

MAX — J'ai fait au moins quatre tours complets, et elle me demande si j'ai bien attaché la pierre, y a pas à s'inquiéter, je te dis ! ça touchera le fond.

BERTHE — Pour bien faire, il aurait fallu que ça entre dans la vase.

MAX — Ça n'entrera pas dans la vase, c'est pas de la ferraille !
Léger temps.

BERTHE — A propos, Franck...

FRANCK — Quoi, m'man ?

BERTHE — Comment tu as fait ? Enfin, je veux dire, comment... tu t'y es pris pour..... ? On a rien entendu.

FRANCK — C'est rien que de la technique, m'man, un coup à prendre, voilà tout, elle n'a rien senti.

BERTHE — N'oublie jamais que maintenant tu es mon petit ange pour la vie, n'oublie jamais ça, chéri.
Elle va l'embrasser. Lui a l'air touché.

FRANCK — Merci, m'man.

BERTHE — Pas vrai, Max, qu'il a fait du bon boulot ?

MAX, *sans conviction*. — La cavalcade d'hier soir, c'était pas du bon boulot, Berthe !

BERTHE — On va pas revenir la dessus, tu veux !

MAX — Si les poulets l'avaient trouvé avant nous, on aurait eu bonne mine !

BERTHE — Ils l'ont pas trouvé ! C'est ça qui compte ! En tout cas, ton fils a fait du bon boulot. T'en aurais pas fait autant, Max !

MAX — Si tu me l'avais demandé je l'aurais fait.

BERTHE — Tu en aurais pas eu les tripes.

MAX — Tu crois ça ?

BERTHE — Franck à été très courageux.

FRANCK — Merci, m'man.

MAX — Ça me plaît pas, Berthe !

BERTHE — Quoi, qu'est-ce qui te plaît pas ?

MAX — Que tu me parles comme ça, ça me plaît pas. Tu veux toujours commander, Berthe ! Tu veux toujours avoir raison, et moi, ça me plaît pas ! Le patron, ici, c'est moi, t'entends ! C'est moi, Berthe, et personne d'autre !

BERTHE, *Franck s'est levé, il ouvre un placard et mange un morceau de quelque chose.*

— Mais oui, Max, le patron, c'est toi. Mais épargne-moi, s'il te plaît, je suis crevée.

MAX— Si je te dis que j'aurais pu le faire, c'est que j'aurais pu

le faire !

BERTHE — Très bien, tu aurais pu le faire, et après ?

MAX — D'ailleurs, la prochaine fois, c'est moi qui le ferai, t'entends ?

BERTHE — Il n'y aura pas de prochaine fois, Max ! La prochaine fois, je serai dans un asile, voilà ce qui va se passer.

MAX — Si je l'ai pas fait, c'est parce que ce n'était pas mon boulot, c'est tout !

BERTHE — D'accord, Max ! Mais en attendant, tu ferais bien de rester concentré sur les gendarmes, parce que tu peux être sûr qu'on va les revoir !

FRANCK — On a rien à craindre m'man, rien qu'une enquête de routine, en cas de disparition, ils commencent toujours par les hôtel, m'man.

BERTHE — On va les revoir, je vous dis.

FRANCK — Même si ils reviennent et qu'ils fouillent la maison, ils ne trouveront rien !

MAX, *vers la mère*. — Ils ne trouveront rien parce qu'il n'y a plus rien à trouver ! T'entends ? Alors arrête de nous casser les pieds !

BERTHE — Peut-être, mais, ils ne repartiraient pas sans avoir tout retourné, et le ménage, ici, c'est moi qui le fais, Max !
Vers Franck.

— Est-ce que tu as bien tout débarrassé, là-haut, dans le grenier ?

FRANCK — Y'a plus la moindre trace, m'man. J'ai tout astiqué, même qu'on pourrait manger par terre.

BERTHE — J'espère, chéri ! Parce que maintenant, avec leurs

foutus appareils, ils sont capables de te trouver une merde de poux avec des preuves dedans !

FRANCK — T'en fais pas, m'man. Demain, j'y passerai encore la journée pour être sûr.

BERTHE — Merci, mon ange.

FRANCK, *sensible à la façon dont sa mère le traite.* — De rien, m'man.

BERTHE, *vers Max.* — A propos, Max, tu n'as pas oublié son sac ?

MAX — Non, je n'ai rien oublié. Arrête de me stresser, Berthe ! J'ai même mis des cailloux dedans, personne ne pourra le trouver !

BERTHE, *vers les deux.* — Et dans la 33, vous n'avez rien laissé traîner ?

MAX — On te dit que non !

FRANCK — T'inquiète pas, m'man..Tout est en ordre.

MAX — C'est comme si personne n'y était jamais entré.

BERTHE — Que Dieu t'entende, Max !

MAX — C'est tout entendu.

BERTHE — Espérons ! En attendant, au lit. Demain matin, c'est le jour du Seigneur
Elle se lève.

FRANCK, *regardant sa montre.* — Trop tard pour aller à la messe demain, m'man.

BERTHE — On n'a jamais loupé une messe, mon ange. C'est pas maintenant qu'on va commencer.

FRANCK — D'accord, M'man.

MAX, *se levant, Franck se lève aussi.* — Je pourrai pas demain matin. J'ai ma ferraille à livrer.

BERTHE — Tu n'iras nul part, Max ! Demain, on va tous à la messe, on change rien à nos habitudes, on ne peut pas se permettre de rater une messe, Max, combien de fois je devrai te le dire ? Et puis demain, ce n'est pas un jour comme les autres, demain on va brûler un cierge.

MAX — Un cierge ? Un cierge pour qui ?

BERTHE — A ton avis, Max ? Des fois, on peut se demander si tu as un cœur qui bat dans ta poitrine ! Vraiment ! On peut se demander. Tu ne respectes rien, Max, rien ! Tu ne respectes vraiment rien !

La dernière phrase sera entendue du public, mais plus ou moins couverte par le passage d'un train de marchandises très bruyant et lent. Max monte le premier. Franck, vient embrasser sa mère qui l'embrasse à son tour tendrement, elle lui caresse les cheveux. Puis, avant de sortir, Berthe éteindra la lumière de l'endroit, ce qui aura pour effet de plonger la scène dans le noir final. Dans le noir, le bruit du train se fait toujours entendre, le train sifflera.

NOIR

FIN

Du même auteur

Karma.
Ces gens qui ne veulent pas mourir sont incroyable.
(Teddy)
Jock.
L'étrange destin de M et Mme Wallace
Derrière les collines
L'Hôtel du silence
Visite d'un père à son fils
C'était vers la fin de l'automne
Au fond des bois
Le landau qui fait du bruit
Le chant du coq
Fin de programme
Un monde épatant
Balbala
Vivement Noël
Le Terroriste
Comme un vol d'hirondelles
Ni Dieu, ni Maître ou Promenons-nous dans les bois
Le Locataire
L'Horoscope
De l'autre côté du monde
Natasha
Le regard d'Alice
Confession d'une mère indigne

PUBLICATIONS THÉÂTRE

Flammarion : 1988: Jock, Visite d'un père à son fils, Fin de programme, Le chant du coq.

Julliard : 1991: L'hôtel du silence, Le landau qui fait du bruit, C'était vers la fin de l'automne.

Julliard : 1993: Derrière les collines.

Actes Sud Papiers: 1997: Jock, Ces gens qui ne veulent pas mourir sont incroyables.

PUBLICATIONS ROMANS :

Flammarion : 1989: Scène de la misère ordinaire.

Flammarion : 1990: Que le jour aille au diable.

Flammarion : 1996: Sur la tête du bon dieu.

Edition de la Différence: 1999: Ainsi soit-il.

Mail de l'auteur: jeanlouisbourdon@hotmail.com